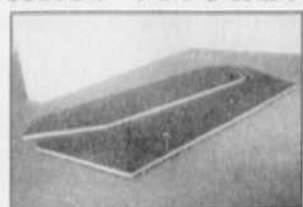


# LIVRES



Le feuilleton Page D3  
Littérature québécoise Page D6

ARTS VISUELS



Johanne Gagnon Page D8  
Formes Page D10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 NOVEMBRE 1995

Yvon Rivard

«Les livres  
doivent nous  
apprendre à  
mieux vivre»

DANIELLE LAURIN

Tout à l'heure, dans le soir tombant, Yvon Rivard s'en retournera retrouver Virginia Woolf avec qui il vit depuis deux ans et pour qui il a délaissé Peter Handke, lui-même ayant supplanté Rilke huit ans auparavant. Demain, au petit matin, il reprendra la page du roman à venir laissée en plan, avec cette obsession qui ne le quitte plus d'arriver à exprimer ce que l'auteure des *Vagues morte* suicidée nommait «la fixité des choses qui passent».

Pour l'heure, dans le milieu du jour, Yvon Rivard tient entre ses mains *Le Milieu du jour* justement. À l'intérieur, un homme sans nom pris entre deux femmes qu'il est incapable d'aimer se débat avec l'indécision. Il désapprend peu à peu à construire des murs entre la vie et lui. Cet homme-là pourtant a déjà eu un nom, des certitudes, des refuges. Il a déjà cru en une grande vérité stable, fixe. Il a même dans le passé fait un voyage en Inde pour mieux se perdre. C'était il y a longtemps, dans un autre roman. C'était dans *Les Silences du corbeau*, le roman précédent d'Yvon Rivard publié en 1986 et qui a valu à son auteur le prix du Gouverneur général.

*Le Milieu du jour* est une suite sans être une suite tout à fait aux *Silences du corbeau*. Voici quelqu'un qui avait toujours eu des repères, des références philosophiques, intellectuelles, esthétiques, quelqu'un qui se situait en dehors du réel et qui là, dans *Le Milieu du jour*, tombe. Il tombe de ce qu'on peut appeler le royaume du cœur: son être, son beau je qu'il a mis un certain temps à construire, s'effrite.

Comment sauver son héros?

Yvon Rivard n'a pas pu sauver son héros de l'enlèvement malgré cette phrase de Peter Handke placée en exergue de son roman: «La question pour tout narrateur devrait toujours être: comment sauver son héros.» Yvon Rivard n'a pas pu faire en sorte que son héros trouve une voie d'évitement à l'autodestruction, et il s'en veut.

«Pour moi, ce n'est pas la peine d'écrire un livre juste pour montrer la belle relation d'un échec de plus dans la vie. On n'a pas besoin d'en rajouter, c'est notre lot quotidien. Je suis peut-être naïf, mais je pense que les livres doivent être écrits pour nous aider à supporter notre propre condition, nos propres peurs, pour nous apprendre à survivre à ça et à mieux vivre.»

Alors? Alors Yvon Rivard va remettre ça. Il a d'ailleurs commencé à écrire la suite de ce qui deviendra une trilogie.

«Le désir d'autodestruction a peut-être un sens. Peut-être que mon héros sera capable un jour d'être en relation, sera capable de voir, de recevoir le monde, l'autre. Quand le moi est complètement dissous, éclaté, quand se produit ce que j'appelle la clochardisation du cœur, il y a peut-être à nouveau un moi possible, mais qui est élargi, élargi au monde, aux choses, aux êtres, au réel.»

Et Yvon Rivard, dans tout ça? Il jongle avec des bouts cassés de rêves et de souvenirs, des si et des

VOIR PAGE D 2: RIVARD

## DANS L'ŒIL DU FANTAS- TIQUE

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Prague — Le nom de Prague est fantastique. Celui de Venise ne signifie rien. Londres et Paris non plus. Venise, Londres et Paris ne signifient rien parce qu'elles ne désignent rien de particulier, de précis. Alors que Prague nous dit, nous signale qu'elle est quelque chose d'autre qu'une ville parce que son nom propre traduit un état.

Le nom de Prague est double: il est propre et il est commun. En tchèque, en langue tchèque, Prague s'écrit ainsi: Praha. On ne sait pas le prononcer. On ne sait pas cela, on n'ose pas savoir cela, parce qu'on se demande s'il y a lieu d'en connaître l'adaptation sonore. Car dire Praha, c'est dévoiler qu'on est au seuil.

En langue tchèque, en langue de Bohême, Praha signifie le seuil. Être à Prague, c'est être à la lisière, à la périphérie. C'est être en bordure. Être à Prague, c'est fréquenter les frontières du labyrinthe édifié par Kafka et c'est constater que l'on frôle le labyrinthe cher, si cher, à Borges. Car Prague...

Car Prague n'est pas l'unité de lieu des seuls écrivains tchèques. Ce n'est pas un lieu limité, réduit, circonscrit à un lieu commun. Voir Prague, sentir l'atmosphère du seuil, c'est éclairer les lieux de passages empruntés aussi bien par Ernst Theodor Amadeus Hoffmann et Gérard de Nerval que par John

VOIR PAGE D 2: PRAGUE

## P R A G U E

LA VILLE DE  
KAFKA ET DE  
RILKE N'EST  
PAS QU'UNE  
VILLE PARMİ  
D'AUTRES.  
C'EST LA  
FRONTIÈRE  
D'UN AUTRE  
MONDE,  
CELUI DE LA  
PÉNOMBRE,  
DES  
LABYRINTHES,  
DE L'IRRÉEL  
QUI EST ICI  
UN VRAI  
MONDE.

PHOTO JAN PARİK

SOUVERAINETÉ ET PARTENARIAT DANS L'EX-URSS

LUC DUHAMEL

Le problème des rapports entre le Québec  
et le Canada multiplié par douze.

ESSAI • 272 pages • 32,95 \$



QUÉBEC/AMÉRIQUE



## L I V R E S

## RIVARD

«Écrire pour mieux voir, voir pour mieux écrire»

SUITE DE LA PAGE D 1

peut-être. Par vagues lui apparaît une petite personne en train de s'agiter comme font les noyés une dernière fois avant de sombrer. C'est avec cette petite personne-là en fouie au fond de lui qu'Yvon Rivard écrit, jette des ponts.

«Mon héros est très proche de moi. Si ça va dans le sens que je pense, le prochain livre me mettra sur la voie d'être capable d'aimer. Voilà où j'en suis, je ne veux plus mettre d'écran entre moi et le réel, que ce soit par une approche philosophique, intellectuelle ou esthétique, je veux saisir le réel qui baigne dans le temps. C'est la seule raison pour laquelle j'écris: pour pouvoir dans ma vie être plus proche de cette saisie immédiate du réel.»

A cinquante ans, Yvon Rivard résume sa vie ainsi: «Écrire pour mieux voir, voir pour mieux écrire, il n'y a que ça.»

Yvon Rivard est d'abord et avant tout écrivain. Question de volonté beaucoup plus que de talent, dit-il. A ses étudiants en création littéraire, il enseigne qu'ils peuvent tous, s'ils le veulent, devenir écrivains, il suffit qu'ils le veulent vraiment, là commence la vocation... et la solitude, la vie en retrait, le peaufinement sans fin. Il a mis six ans à écrire *Le Milieu du jour*. En 20 ans, il a publié sept livres, dont un essai sur ses expériences d'écriture et de lecture intitulé *Le Bout cassé de tous les chemins*, en hommage au poète Saint-Denis Garneau.

Il était aussi jusqu'à tout récemment membre du comité de rédaction de la revue *Liberté* qu'il a quittée avec un texte qui disait «OUI» à la souveraineté. Lui qui a toujours eu de son propre aveu un rapport marginal à l'indépendance croit dur comme fer que la création d'un petit pays peut être le début d'une véritable aventure. Il a laissé *Liberté* pour que la revue fasse place davantage aux plus jeunes, avec l'espoir que d'autres *baby-boomers* comme lui ouvriront les portes de leurs chasses gardées aux 20-30 ans sans perspective d'avenir, sans ancrage dans aucune communauté, et qui n'ont rien à perdre à vouloir du changement.

Sa jeunesse, Yvon Rivard l'a passée à fouiller l'œuvre de Bernanos et à flirter avec le zen. Il n'a pas relu Bernanos depuis, mais il se souvient être arrivé à la conclusion que toute l'œuvre de cet auteur tombé aux mains des catholiques était une volonté de se rapprocher du réel. Quant à son attirance à lui pour l'Orient:

«C'était tout le côté paradoxal du zen qui me fascinait, beaucoup plus que l'aspect religieux: comment on peut détruire l'organisation mentale en lâchant dans le cerveau des vérités paradoxales qui détruisent justement la prétention de comprendre. Maintenant, les paradoxes m'intéressent moins. Le moindre petit paradoxe m'échappe complètement.»

La-dessus, l'écrivain balaie d'un regard inquiet les *Champs de blé aux corbeaux* sur la couverture de son livre.

«Je regrette d'avoir choisi cette image-là. J'ai appris, après l'avoir choisie, que c'est le dernier tableau qu'a peint Van Gogh avant de mourir. J'espère que ce n'est pas prémoniteur parce que je veux la suite, je veux un *third event* pour clore ma trilogie.»

A la dernière page du *Milieu du jour*, ce poème de Dic-



PHOTO JACQUES GRENIER

Yvon Rivard: «Mon héros est très proche de moi. Si ça va dans le sens que je pense, le prochain livre me mettra sur la voie d'être capable d'aimer.»

kinson: «My life closed twice before its close; / It yet remains to see / If immortality unveil / A third event to me...»

Alors? Alors nous attendons la suite, monsieur Rivard.

LE MILIEU DU JOUR  
Yvon Rivard  
Boréal, 328 pages

## PRAGUE

Un hiatus toponymique et sentimental

SUITE DE LA PAGE D 1

Le Carré et Gilbert K. Chesterton. Si Prague n'est pas la propriété des seuls écrivains tchèques c'est parce que le génie du lieu, de ce lieu-là, c'est le fantastique.

Pour prouver ce qui suit: mentionner à une habitante de ce lieu qu'elle est à Prague, être justement là, c'est être en Europe de l'Est, cela revient à faire un affront. A provoquer un sursaut. «À l'est de quoi? Comment peut-on être à l'est, alors que nous ne sommes à l'ouest de rien. Ici, vous êtes au centre.» Prague n'est le centre de rien ou d'une chose invisible à l'œil matérialiste.

Souvenez-vous, rappelez-vous *Le procès* de Kafka, pas une fois les noms des rues ne sont mentionnés. Joseph K. foule des lieux que l'on sait enclavés dans Prague sans même que Prague ne soit nommée. Comprenez qui pourra, mais certainement pas Joseph K.

Écoutez Rainer Maria Rilke, écoutez son *Roi Bohus*: «Je connais ma petite mère Prague jusqu'au cœur. Jusqu'au cœur, répète-t-il, comme si quelqu'un avait mis son affirmation en doute, car c'est bien son cœur, ce côté-là, avec le Hradšim. Au cœur se trouve toujours le plus secret et, voyez-vous, il y a tant de choses secrètes, là, dans ces vieilles maisons. Je dois vous le dire, Rezek, car vous êtes du pays et ne le savez peut-être pas.»

«Mais il y a là de vieilles chapelles, seigneur, et que d'objets étranges s'y rencontrent! Des images et des lampes et des coffres entiers, je ne mens pas, des coffres entiers pleins d'or. Et de ces vieilles chapelles, des couloirs souterrains conduisant très loin sous la ville, peut-être jusqu'à Vienne». Jusqu'à Vienne, la capitale des espions, des agents doubles, mais surtout jusqu'au cœur du Château.

Le cœur du Château est une église. En fait, c'est une cathédrale. La cathédrale Saint-Guy. C'est là que repose Ferdinand I, sa femme et leur fils. Sur eux veillent Saints Cyrille et Méthode, et d'autres saints dont... Sainte Barbe! On insiste: à Prague il y a une Sainte Barbe. Une femme transformée faisant écho à *La Métamorphose* de Kafka. Elle et les autres sont illuminés. Tout le Château est dans la lumière. Alors que...

Alors que de l'autre côté, c'est une autre histoire. C'est toujours une autre histoire, une autre réalité, parce que Prague est une porte ouverte au téléscopage. Celui des lumières et celui des langues. Kafka, Rilke et Max Brod composaient en allemand. Kundera et Hrabal, le magnifique Bohumil Hrabal, conjuguent en tchèque, voire en français. Ils colonisent fréquemment une autre langue que leur langue, les écrivains de Prague. Ils ont une forte inclination pour le fait étranger parce qu'ils vivent le mystère, les écrivains du seuil.

La lumière? Lorsqu'on est de l'autre côté du Château on est en fait de l'autre côté de la rivière. Elle s'appelle Vltava. Elle est confondante, cette rivière. Avant elle avait un nom immortel. Elle se nommait Moldau. On a supprimé (qui?) l'éternité. On a remplacé (sic) l'éternité. Probablement parce que de l'autre côté, sur l'autre rive, se trouve le territoire du mystère. De l'autre côté se trouve *Le Golem*, le roman de Gustav Meyrink.

Il est dans la vieille ville, le Golem. Il est prisonnier de la pénombre. Il est dans la pénombre parce qu'à Prague on a la volonté de la pénombre. Errer dans les rues constam-

ment détournées du Golem, c'est être dans l'ombre fabriquée par l'absence de la lumière artificielle. C'est être à l'affût, par l'entremise de l'œil, par l'intermédiaire de l'oreille, des manifestations propres au Golem, cet être que Rabbi Löw sculpta dans l'argile.

Gustave Meyrink, lui, en fut le témoin. «Il se reproduit tous les trente-trois ans à peu près, dans nos ruelles, un événement qui n'a rien, en soi, de particulièrement bouleversant, mais qui soulève cependant un vent de panique, sans que l'on puisse trouver une quelconque explication ou justification du phénomène. Chaque fois, un homme totalement inconnu, avec un visage glabre, jaunâtre, de type mongol, venant de la direction de la Altschulgasse, drapé dans des vêtements démodés, passés de ton, marchant d'un pas égal et curieusement hésitant, comme s'il allait trébucher d'un instant à l'autre, traverse le quartier juif, puis s'évanouit brusquement...»

Ce quartier, le quartier juif, est le plus ancien ghetto juif du monde occidental. Il est si vieux, ce périmètre taillé profondément dans les sentiments, que sa synagogue a été «baptisée»... la synagogue Vieille-Nouvelle. Sur les murs des environs, on a inscrit les noms de 77 297 personnes, des Tchèques de religion juive, liquidées parce qu'elles étudiaient le Livre. A Prague, au seuil, on a réduit l'émotion au néant.

De Prague, il est difficile de communiquer à un autre lieu l'émotion transcrite en mots divers. Car à Prague, il n'y a pas de boîtes aux lettres. Vouloir témoigner, correspondre, c'est accorder à l'étranger le bénéfice du doute. C'est ainsi aujourd'hui, c'était comme cela auparavant. Ce fut notamment ainsi le 12 juillet 1920.

De Franz Kafka à la splendide Milena: «Cela a été affreux pendant deux jours au moins. Mais maintenant, je vois que tu es innocente, et ce sera quelque malin démon (notez-le celui-là) qui aura retenu toutes tes lettres depuis jeudi. Vendredi, je n'ai reçu que ton télégramme, samedi rien, dimanche rien, aujourd'hui quatre lettres, de jeudi, vendredi, samedi. Je suis trop fatigué pour pouvoir vraiment t'écrire, trop fatigué pour trouver tout de suite dans ces quatre lettres, dans cette montagne de désespoir, de souffrance donné, d'amour donné, d'amour rendu, ce qui peut bien rester pour moi; tel est l'égoïsme de la fatigue, quand on s'est consumé deux jours et deux nuits en imaginations affreuses.» Tout cela parce que les lettres de Prague ne passent pas comme une lettre à la poste.

Tout cela, parce que Prague est le seuil du royaume du Baron Samedi. Le baron qui protège l'esprit des morts le jour du sabbat. Les autres jours, Jean-François Vilar, autre écrivain de Prague, l'a remarqué, les amoureux «cheminent entourés de fantômes aux fronts troués».

Prague est fantastique parce qu'elle est un hiatus toponymique et sentimental.

PRAGUE

Guides Gallimard, 392 pages

LITRE AU PÈRE

Franz Kafka, Folio, Edition bilingue, 160 pages

HISTOIRES PRAGOISES

R. M. Rilke, Collection Points-Seuil, 153 pages

LITRES À MILENA

Franz Kafka, L'imaginaire-Gallimard, 351 pages

J'ai enfin trouvé ma guirlande.

Entre la guipure et la guisarme.



Pour tout trouver...

Le Petit Robert de la langue française



PARCE QU'ON EST TOUS À LA RECHERCHE DE QUELQUE CHOSE

Les samedis fous de Mille-Feuilles

un concours LE DEVOIR/ Héritage jeunesse

LIA ET LE NU-MAINS

Collection Libellule

Texte: Danielle Simard

Illustrations: Philippe Béha



Au bout du long tunnel, sous un immense chêne, Philippe glisse la tête hors du trou! Son audace l'abandonne quand il découvre un champ de marguerites roses à pois verts, d'étranges animaux volants et plus incroyable encore, Lia, une vraie fée!

Une histoire fantastique, drôle et farcie de surprises.



«Des ogres partent survoler la campagne à dos d'oisours. Les yeux derrière des lunettes fouguesuses, ils emportent de grands filets.»

Et si ces ogres faisaient une course! Lequel arrivera le premier?

- L'oisours numéro 1 exécute 2 battements d'ailes à la seconde et avance de 44 cm par battement.
- L'oisours numéro 2 exécute 3 battements d'ailes à la seconde et avance de 28 cm à chaque battement.
- L'oisours numéro 3 exécute 1,5 battements d'ailes à la seconde et avance de 59 cm par battement.

Poste ta réponse avant le 17 décembre 1995 et cours la chance de gagner un des dix exemplaires de *Lia et le nu-mains*, de la collection Libellule. Inscris ton nom, ton âge, ton adresse complète et le numéro du jeu. Les dix gagnants seront choisis au hasard parmi les bonnes réponses, le 21 décembre 1995 à midi. Les règlements détaillés du concours sont disponibles au siège social des éditions Héritage.

Les Éditions Héritage inc.  
Concours LE DEVOIR/éditions Héritage  
300, rue Arran, Saint-Lambert (Québec) J4R 1K5

Librairie Garneau

LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL

Venez rencontrer le 25 novembre

Micheline Lachance. Roman de Julie Papineau.  
Éd. Québec/Amérique.

Séance de signature de 14h00 à 16h00

Hélène-Andrée Bizier et le Mgr Gustave Prévost.  
Le Noir et le rouge, Éd. Libre Expression.

Séance de signature de 14h00 à 16h00

Michelle Richard, Anne Marie Chalifoux,  
Michel Jasmin, Claude Archambault et  
Christian Limoges  
Éd. 7 jours.

Séance de signature de 14h00 à 17h00

Interview de 12h30 à 13h30

Émission «Les Petits Bonheurs d'occasion» CIBL 101,5 Robert Chartrand reçoit Hélène-Andrée Bizier et Mgr Gustave Prévost pour son volume *Le Noir et le Rouge*, ainsi que Micheline Lachance pour son volume *Le roman de Julie Papineau*.

1691, rue Fleury est, Montréal

• Tél.: (514) 384-9920 • Fax.: (514) 384-4377

Tous les jours de la semaine 9 h à 21 h 30

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure

à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 31 janvier 1996

Pour recevoir le dépliant d'information,  
appeler au (514) 343-7393  
ou remplir la formule ci-dessous et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)

Université de Montréal, C.P. 6128,  
succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

## LIVRES

LE FEUILLETON

## Une littérature superbement irrégulière

LES GRANDES BLONDES  
Jean Echenoz  
Minuit, 251 pages  
BE-BOP  
Christian Gailly  
Minuit, 189 pages



ROBERT LÉVESQUE

Il ne faut pas croire qu'aux éditions de Minuit — fondées dans la nuit de l'Occupation et relancées par l'école bien sérieuse du Nouveau Roman — on ne trouvera que jus de crâne, écritures sèches et déconstructions savantes. Dans les bureaux exigus de la petite maison de la rue Bernard-Palissy, au numéro 7, bon an mal an on publie quelques zigotos dont les ouvrages apparemment légers, et parfois franchement amusants, apparaissent comme citrons verts dans le panier de figues sèches de Jérôme Lindon.

Jean Echenoz est de ceux-là, Christian Gailly aussi, ce sont des quadragénaires qui écrivent comme on dégaine son Beretta ou comme on attaque un clavier, ça sonne, ça péte, ça rythme, ça swingue, c'est le roman considéré comme pétarade et partition, il y a la cible et il y a le thème, tous les deux sont dans la mire, et, foin des philosophies romanesques ou des considérations existentielles, ici on casse du roman, on flingue les conformismes et les sociologismes, on fait lever des histoires pour le pur plaisir de les écrire comme on l'entend.

Ce sont des tireurs d'élite et des batteurs du nouveau nouveau roman. Leurs ancêtres de la rue Bernard-Palissy (vous vous rappelez la photo?) avaient mis systématiquement le récit au plancier, lui avaient disséqué le cadavre et saigné la ponctuation, regards froids et plumes scalpels, distanciation de tuteurs, grands nettoyeurs de la littérature bourgeoise, videurs du style, oh mes chers Sarraute, Pinget, Beckett, Butor et Simon (aucun de ceux-là n'a été appelé à l'Académie, et c'est fort bien ainsi).

Eux, Echenoz et Gailly, fils libérés de Robbe-Grillet et du vieux Céline, secouent le corps de la langue elle-même, ils la font bégayer, tressauter, et jouer, pour la mettre en rythme à leur main, y trouver des harmoniques nouvelles, y créer des synopses dans la syntaxe, des soubresauts dans la grammaire, et des surprises dans le vocabulaire...

Ils sont ludiques les gars de Minuit, aujourd'hui. Echenoz c'est dans le polar, au fond, qu'il fait sa littérature buissonnière, l'air de rien, malicieux, comme on tire lentement sur une cigarette (une blonde) pour cacher ses idées les plus mauvaises; et cela agace l'institution, les collègues, les jurys, les chroniqueurs, qui parlent de caprices, de poses, d'emprunts aux mythes du genre, d'insupportable légèreté de l'écrit, d'absence de pensée sinon de message; mais Echenoz, qui se tient ni dans le salon de la république ni dans le studio du médiatique, s'en fout complètement.

Avec *Les Grandes Blondes*, une réussite, il expédie sa réponse aux esprits chagrins qui regrettent qu'un tel talent s'éparvide: il s'amuse encore plus, il y a de la course-poursuite et de la cascade dans son nouveau roman, une grande blonde pousse des hommes dans le vide, un ange gardien a mal au bloc, de la cocaïne en sacs voyage dans le ventre de chevaux, on partouze à Bombay, et ce cinéma c'est sa façon à lui de se venger, jouant avec les désirs de phrases comme on joue avec la sagacité d'un chat, et, crime inadmissible pour les académies, il séduit ses lecteurs par un slalom chaloupé et iconoclaste entre les bonnes vieilles règles du jeu.

## Un «je» fondamental

On ne s'en rend pas compte tout de suite mais *Les Grandes Blondes* est un roman écrit à la première personne. Ça commence par, bel incipit autoritaire: «Vous êtes Paul Salvador et vous cherchez quelqu'un.» Mais vous n'êtes pas longtemps Paul Salvador. Au chapitre trois c'est le lendemain et «vous êtes quelqu'un qui cherche Paul Salvador». Au fait, avec un bon œil de lecteur, vous vous rendez compte qu'il y a un «je» fondamental dans cette histoire — à la page 185 — et que le kaléidoscope de points de vue bien réglé, rigoureux, sous contrôle, est manipulé par ce je-outil d'un narrateur qui avance masqué.

Vous êtes donc Paul Salvador, homme de télé qui prépare une série sur «les grandes blondes» du cinéma, hitchcockiennes, soviétiques ou incendiaires teintées; vous êtes aussi Gloria Abgrall alias Stella, blonde délavée passée des pages spectacles aux pages faits divers; vous êtes le privé qui la recherche pour Salvador; vous êtes son ange gardien, un homoncule qui se tient dans le creux de son omoplate; vous êtes l'émotive madame Jouve pleurant devant ses feuilletons quand son mari mène l'enquête; vous êtes

ce dégueulasse de Moopanar qui trafique chair et poudre, et Boccara qui n'en peut plus de baiser des veuves dans des HLM; vous êtes tous ceux-là dès lors que vous entrez dans cette histoire aussi fraîche et moussueuse qu'une grande bière (une blonde, bien sûr).

## Une lutte sans merci

Chez Christian Gailly la musique le dispute à l'écriture en un combat singulier, et l'on ne sait trop qui l'emporte au bout du compte, au bout de la phrase, entre l'écrivain et le musicien. C'est une lutte sans merci entre un raconteur et un orchestrateur. *Be-bop*, le bien titré, c'est la syncope traversant la syntaxe sans mélancolie aucune, car Gailly soumet ses histoires à la dictature du rythme. Dans un précédent roman, *K. 622*, un concerto de Mozart scandait le récit d'une séduction. Dans un autre, *Les Fleurs*, le rythme d'un métro, souterain, aérien, conduisait l'action d'une rencontre du hasard. Dans *Be-bop* on aura compris qu'il s'agit de jazz, et le personnage, Basile Lorette (ce nom c'est déjà de la musique), est un type qui va ramasser de la merde dans les égouts pour gagner sa vie et se prend pour Charlie Parker afin de la perdre...

Comme le jeune Hugo se donnant comme programme d'être «Chateaubriand ou rien», Basile Lorette, quand il se lève le matin, veut être Charlie Parker ou rien! Dès potron-minet, il prend son saxo ténor et joue entre le radiateur et la fenêtre, le pavillon dans le rideau pour étouffer le son, façon boîte de nuit enfumée, et il entame *Lover Man* et le voisin, comme de juste, cogne au mur.

D'action il n'y en a guère dans *Be-bop*. Basile Lorette, quand le voisin a cogné, va déjeuner au resto d'un pote, c'est un type qui a deux t-shirts

et ne s'en fait pour rien, un midi il rencontre un couple de vieillards assis devant le lac Léman qui lui donnent un millefeuille, il s'est trouvé un boulot dans l'assainissement, et il ira déboucher des égouts chez quelqu'un (Paul Saint-Sabin) qui a loué une villa et qui s'avérera un ancien musicien amateur, un saxo ténor lui aussi. Le dimanche Basile Lorette joint à un petit orchestre qui joue au «monastère», dans la montagne, et Paul Saint-Sabin ira les entendre avec sa femme, et celle-ci ira même jusqu'à danser...

Voilà pour l'action réelle. Mais la vraie action, elle, est entière dans les phrases, dans le swing de Gailly. Tout cela vous est soufflé, sifflé, c'est du tempo à vif, doublé ou décalé, c'est de l'agilité dans la phrase, du précipité dans la chute, du staccato dans les détails, du ralenti pour la griserie douloureuse, et du cri, presque, lorsque la vie est trop vache pour Basile Lorette qui n'est tout de même pas Charlie Parker...

Chez Echenoz, chez Gailly, chez ces zigotos de Minuit, l'écriture est claquante, elle est la matière même de ces fantaisies narratives où syncope et syntaxe se répercutent à chaque page et nous renvoient le son librement sculpté — jazz, vous dis-je — d'une littérature superbement irrégulière.

PROCHAIN  
BEAUCHEMIN

C'est finalement à la fin février ou au début mars que sortira le prochain Beauchemin. Fidèle à lui-même, Yves Beauchemin livrera une brique de 500 pages, *Le Second Violon*. Un livre sur le démon de midi, qui viendra hanter un Nicolas Rivard, chroniqueur municipal d'un grand journal âgé de 45 ans. Le roman s'ouvre sur la mort de l'un de ses amis, un écrivain, qui lui a toujours porté ombrage. Secoué par cette mort, Rivard, auteur de deux recueils de nouvelles, décide de sortir de sa médiocrité et s'amourache d'une fille de 17-18 ans. La parution de roman a été reportée de quelque temps à cause de problèmes de santé de l'auteur.

du livre de la Gaspésie — Îles-de-la-Madeleine lance le concours de poésie Françoise-Bujold et il s'adresse uniquement aux habitants de ces régions. Sur le thème «Livre-moi tes secrets», les poètes sont invités à soumettre leurs manuscrits, au plus tard le 1<sup>er</sup> février. Les dépliant de participations seront disponibles dans les librairies, les Caisses populaires, les commissions scolaires et les bibliothèques locales à partir du début décembre.

DES QUÉBÉCOIS  
AU MEXIQUE

Vingt-cinq maisons d'édition québécoises se rendent à la Feria internacional del libro de Guadalajara, l'un des grands salons du livre d'Amérique latine qui se tient jusqu'au 3 décembre. La comédienne et autrice de littérature jeunesse Francine Ruel de même que le poète Erick Roberge représentent pour leur part les auteurs d'ici.

## CROISÉS AU SALON

Marcel Dubé a été aperçu au Salon du livre. Pas de pièces en vue pour lui, mais il vient tout juste de soumettre à un éditeur un recueil de nouvelles, certaines inédites et d'autres déjà publiées au cours de sa vie dans des revues. Pour le reste, ce grand dramaturge a raconté que ses *Beaux Dimanches* ont été présentés au théâtre de La Sorbonne, à Paris, au printemps. Ses pièces telles *Zone* et *Un simple soldat* continuent d'obtenir la faveur des étudiants et de troupes amateurs du Québec, d'Ontario ou du Nouveau-Brunswick. Dany Laferrrière, aussi rencontré, travaille à son prochain roman qui racontera la première journée à Port-au-Prince d'un exilé haïtien de retour dans son pays natal.

Louise Leduc

NOUVELLES  
TECHNOLOGIES

Le correspondant parlementaire du *Devoir* à Québec, Michel Venne, actuellement au Bénin pour un voyage d'études, nous fait découvrir *Ces Fascinantes Inforoutes*, ouvrage publié récemment par l'Institut de recherche sur la culture. M. Venne, spécialiste des questions relatives à l'accès à l'information et à la protection des renseignements personnels, y traite de citoyenneté, de culture, de télévision, de surdose d'information, bref, de tout ce qui touche à Internet. Dans cette foulée, soulignons aussi la tenue jeudi prochain, le 30 novembre de 8h30 à 11h30, d'un colloque de l'Association nationale des éditeurs ayant pour thème «De l'édition sur papier à l'édition électronique». Ça se passera au Reine Elizabeth, à Montréal. Pour vous inscrire, vous pouvez téléphoner au (514) 273-8130.

## CONCOURS DE POÉSIE

Lecteurs montréalais, Beaucerons et Bleuets, ne lisez pas ceci. Le Salon



Christian Gailly

AVEZ-VOUS LU?  
Le Fils  
de l'Irlandais

**L'ÉCHANGE**  
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD  
OUVERT 7 JOURS 10h à 23h  
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt  
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

Les Belles  
Rencontres  
de la librairie  
**HERMÈS**

Jeudi 30 novembre de 17h à 19h

MONIQUE BOSCO

Le jeu des sept familles

Hurtubise/HMH

de 9h à 22h  
362 jours par année1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

Andrei  
Makine  
Le testament  
français  
Éditions  
Mercure de France  
Concourt et Médicis

Les Éditions Québec/Amérique et  
Radio-Québec vous invitent à regarder l'émission  
**Plaisir de lire**

Danièle Bombardier recevra  
**Micheline Lachance,**  
auteure du  
*Roman de Julie Papineau,*  
une grande fresque historique.



Le dimanche  
26 novembre à 21 h,  
en rediffusion  
le mardi 28 novembre  
à 22 h.

Une  
émission  
à ne pas  
manquer.

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Avant 1920, la bûche de Noël était toujours brûlée...  
dans la cheminée!

Pour saisir le sens des mots  
à travers l'histoire...  
Le Robert historique  
de la langue française  
160\$  
prix promotionnel

PARCE QU'ON EST TOUS À LA RECHERCHE DE QUELQUE CHOSE

## L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Le sexe assisté par ordinateur

CYBERSEX  
(LES CONNEXIONS DANGEREUSES)  
Fulvio Caccia  
Boréal, 1995, 157 p.

ROBERT SALETTI

Le nombre d'utilisateurs d'Internet se situe aujourd'hui entre 30 et 60 millions. Un chiffre qui devrait tripler dans les cinq ans à venir. A elle seule cette croissance exponentielle du «cybermonde» suffit à susciter de nombreuses questions sur ce nouvel espace de communication. Certains y voient la liberté à l'état pur. Internet rendrait possible le véritable citoyen universel. Internet, c'est l'enfant naturel de Tom Paine, clame Jon Katz, le chroniqueur du très branché magazine *Wired*.

Homme politique et pamphlétaire américain du XVIII<sup>e</sup> siècle, Paine, on le sait moins, est en quelque sorte le fondateur du journalisme politique. Son essai *Le Sens commun* (1776), détonateur intellectuel de la Révolution américaine, vient d'ailleurs — heu-



ROBERT  
SALETTI

reux hasard — d'être réédité pour un auditoire québécois par Jean-Pierre Boyer, un professeur de communication à l'UQAM (les Cahiers du Septentrion, 1995). Pour Katz, Internet aurait été l'ultime combat de celui qui plaçait la libre expression au-dessus de tout et surtout au-dessus des lobbies et des groupes financiers, ses principales menaces. On sait aussi que les Etats totalitaires craignent Internet comme la peste. La Chine ne compterait que 5000 utilisateurs, l'équivalent d'un minuscule grain de riz dans une énorme botte de foin.

À l'opposé, d'autres voient dans l'Internet un grave danger pour la démocratie. On se dirigerait vers une manière d'«hyperdémocratie» où les lois seraient votées pour répondre aux desiderata supposés de l'opinion publique à un instant donné, vers une démocratie en temps réel où chacun répondrait en cliquant sur son ordinateur à des questions venues d'on ne sait trop où. L'outil technologique qu'est la cybernétique rendrait alors presque caduque toute question d'intérêt général, empêcherait même tout véritable débat public.

Internet, c'est la question à un million de dollars des intellectuels de notre époque. Un excellent dossier du magazine hebdomadaire *Courrier international* (n° 258) en faisait la démonstration il y a quelques semaines en posant la question: «Internet, la démocratie en péril?» Et, autant le dire tout de suite, il n'y a pas de réponse claire et définitive.

Fondateur de la revue *Vice Versa*, ardent défenseur de la transculture,

l'ex-collaborateur du *Devoir* Fulvio Caccia réside aujourd'hui en France. Sorte de correspondant transnational, il est un intellectuel branché dans tous les sens du terme. Ceux qui connaissent son approche prospective ne seront pas surpris de le voir s'intéresser au cybermonde. Publié chez Boréal, *Cybersex* s'adresse autant sinon davantage au public français (et francophone) que québécois. Plusieurs des enquêtes et des exemples auxquels se réfère le livre sont français (si le Minitel ne vous dit absolument rien, oubliez ça). Mais ce n'est pas la seule ambiguïté de cet essai.

Le cybersex, c'est le sexe assisté par ordinateur. C'est la porno du cyberspace (les allergiques aux néologismes, s'abstenir...), ce sont au départ des images pornographiques téléportées d'un écran à l'autre, des fantasmes assistés par ordinateur. Mais le cybersex, c'est aussi le sexe virtuel. Ce sont ces capteurs sensoriels, ces gants à retour tactiles, ces casques de visualisation à trois di-

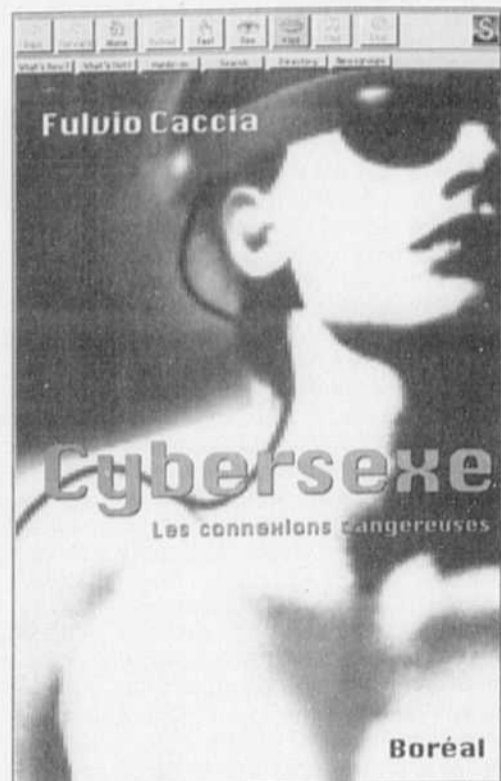
mensions qui font que l'expérience des sens est devenue multiple, complexe et autonome, c'est-à-dire proprement impersonnelle. Le problème, c'est que ces degrés de sexualité assistée ne sont pas toujours bien distingués et qu'il faut attendre jusqu'à la page 61 pour avoir une première définition du cybersex.

Fulvio Caccia est donc quelqu'un de branché. C'est vrai aussi au sens où il maîtrise un certain nombre de discours — psychanalytique, sociologique, philosophique, féministe — et *Cybersex* trouve son force dans quelques intuitions heureuses qui relient ces discours. Celle-ci entre autres: que la cybersexualité n'est que l'ultime avatar du célèbre mot de Lacan: «Il n'y a pas de rapports sexuels.» Le cybersex, c'est un peu le fantasme d'un fantasme, la médiation d'une médiation. Selon une enquête universitaire, plus de 80 % des clips, récits et photos circulant sur Internet ont une portée pornographique. Nous sommes en train d'assister à la naissance d'une nouvelle race de libertins: le cyberlibertin qui non seulement désire et drague mais également jouit à distance (la majeure partie des utilisateurs d'Internet sont des mâles financièrement à l'aise et vivant dans des centres urbains).

Le problème de cet essai, c'est qu'il nous laisse à la fin dans le même état d'incertitude qu'au début. *Cybersex* est l'ouvrage d'une personne intelligente fascinée par le monde de «connexions dangereuses» (c'est le sous-titre de l'essai, qui renvoie au XVIII<sup>e</sup> siècle libertin) qu'elle vient de découvrir. Et cette fascination colore jusqu'à la manière de procéder et la structure du livre. Fulvio Caccia établit une multitude de connexions entre la réalité cybernétique et l'évolution de l'humanité — plus précisément entre le cybersex et les anciens Grecs, entre Sade et Camille Paglia, entre Nietzsche et Baudrillard, entre Laclos et Sollers, ou vice versa —, mais ces interconnexions ne sont pas assez approfon-

dies pour que l'on dépasse le stade de l'émerveillement radieux, qui est à la pensée ce que l'éjaculation précoce est à l'orgasme.

L'auteur ne cache d'ailleurs pas sa fascination pour le cyberspace au point où, par exemple, la courbe ascendante des ventes de CD-ROM lui procure un agréable vertige. Il semble clair pour lui que la «face lumineuse» de la révolution informatique dépasse de loin ses inconvénients, son «côté apocalyptique». Les conditions seraient aujourd'hui réunies pour qu'une nouvelle citoyenneté, dépouillée de ses attributs habituels (nation, race, ethnie), puisse voir le jour. Il est fort possible que ce soit le cas, mais la démonstration nous laisse sur notre appétit. *Cybersex* est un ouvrage trop éclaté, dont l'absence manifeste de structure est accentuée par une présentation qui privilégie les intertitres toutes les deux pages. Les réserves finales de son auteur, qui nous invite à être vigilants malgré tout devant ce «gouvernement du sexe», cette «magnétoscopiaison du désir», ne convainquent pas. Elles arrivent trop tard pour renverser l'effet de flou que la fascination et l'émerveillement de l'enfant surdoué ont créé.



## Réplique à François Tousignant à propos de l'Histoire nouvelle de la musique

Il y a belle lurette qu'on n'avait pas vu un critique s'en prendre aux convictions religieuses d'un auteur pour procéder à un démolissage en règle d'un ouvrage consacré à... la musique! C'est à ce stupéfiant numéro de voltige que s'est livré François Tousignant dans *Le Devoir* de lundi dernier (6 novembre) à propos du récent livre de Jean-Claude Lalanne, *Histoire nouvelle de la musique*. L'exercice est d'autant plus étonnant que M. Lalanne se considère comme agnostique et ne se reconnaît pas d'affinités particulières avec Thomas d'Aquin! Par contre, si cela peut faire plaisir à M. Tousignant, je peux volontiers reconnaître que je suis catholique. Je n'en ai aucunement honte. Mais je ne vois franchement pas en quoi cela affecte la préface que j'ai rédigée pour ce magnifique ouvrage.

Compte tenu de la gravité des propos de M. Tousignant, je crois né-

cessaire d'apporter quelques précisions. En premier lieu, il convient de signaler que Jean-Claude Lalanne est loin d'être une espèce de dilettante égaré dans la théorie musicale. Toutes les personnes qui le connaissent savent au contraire qu'il est un professionnel averti. Il a en effet derrière lui une carrière de praticien de la musique qui en dit long sur ses connaissances: 25 ans d'orgue, deux ans de piano, 15 ans de luth, cinq ans d'harmonie. Il a en outre eu la chance d'être l'ami de grands compositeurs ou interprètes tels Jean Martinon, Kenneth Gilbert, Dominique Cornil, qui l'ont apprécié à sa juste valeur.

Il est tout aussi faux de prétendre qu'un philosophe n'a pas le droit de parler de musique. Que faites-vous de Platon, de saint Augustin, de Boèce et de bien d'autres? Ce n'est pas une chasse gardée, que je sache! Je

vous signale, à ce sujet, que le préfacier, en l'occurrence l'auteur de ces lignes, dont votre chroniqueur dénonce les penchants contre-réformistes (l'épithète «intégriste» a dû lui brûler les lèvres!) a 50 ans de pratique du violon et a travaillé toutes les grandes œuvres du répertoire.

Quant au fond du problème, à savoir remettre en cause les grandes classifications des historiens de la musique, votre journaliste n'en souffle mot, préférant se cantonner dans ses vieilles sécurités inamovibles. C'est précisément le genre de préjugés contre lesquels s'élève Jean-Claude Lalanne. Contrairement à ce que soutient M. Tousignant, M. Lalanne met de l'avant une esthétique nouvelle qui fait justice à tous les véritables musiciens dont on parle peu. C'est ce qui rend cet ouvrage si fascinant et si instructif.

Benoît Patar

## Commentaire à la lettre de Benoît Patar

J'ai parlé de contre-réformisme car la philosophie de l'ouvrage s'inscrit dans l'esthétique musicale issue du Concile de Trente, en opposition aux esthétiques réformistes. Toute histoire démontre une tendance de la part de son auteur. Cela n'a rien de péjoratif.

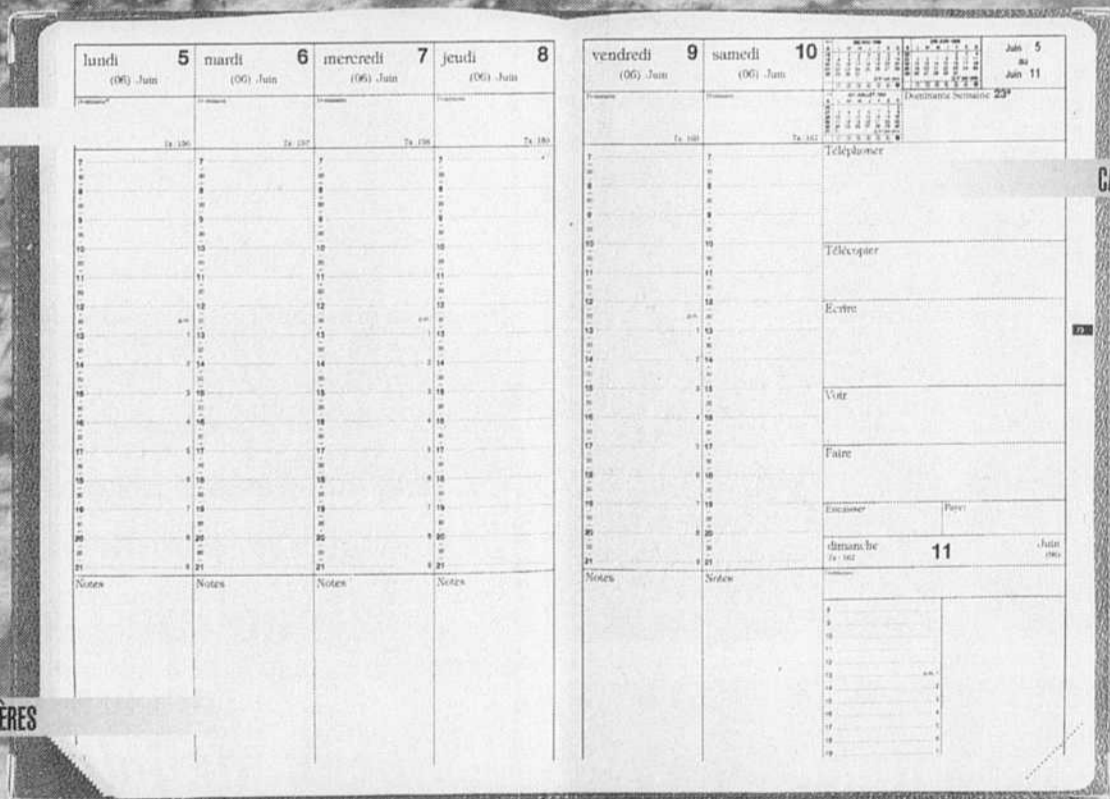
Je n'ai jamais jugé les dons musicaux de M. Lalanne. Uniquement sa maîtrise musicologique. Malheureusement, comme je l'ai écrit, sa méthodologie et son argumentation sont pauvres.

J'aime voir ébranler certains préjugés par du neuf: des réalisations fortes, des discours convaincants, des exemples frappants. Le livre de M. Lalanne, dans sa forme actuelle, risque de faire plus de tort que de bien à sa cause.

François Tousignant

## L'AGENDA PLANNING<sup>®</sup>

### QUO VADIS EST UNIQUE



Créé par QUO VADIS,

l'«Agenda Planning» présente un système clair, fonctionnel, facile à utiliser pour une gestion personnalisée du temps.

Avec ses cuirs sélectionnés la gamme QUO VADIS joue la séduction pour vos cadeaux d'affaires.

AVEC LA TRILOGIE :

"DOMINANTE"® DU JOUR,

CASES SPÉCIALES HEBDOMADAIRES,

NOTES JOURNALIÈRES;

d'un seul coup d'oeil votre semaine est organisée.

LEADER MONDIAL DE L'AGENDA

243, avenue Dunbar, Montréal (P.Q.) H3P 2H4  
Tél.: (514) 342-3919 — 1-800-361-5546  
Fax: (514) 342-7877 — 1-800-361-3070

quo  
vadis

## Concours de nouvelles de RFI

Radio-France Internationale annonce le lancement d'un concours d'écriture de nouvelles, récompensé de nombreux prix dont le premier est de 25 000 FF (environ 7000 \$). Le concours est ouvert aux amateurs et aux professionnels. Les participants peuvent envoyer

un maximum de trois nouvelles, chacune limitée à 15 pages dactylographiées, mais une seule sera retenue. Roman, théâtre, essai et poème sont exclus du concours qui est ouvert jusqu'au 31 janvier 1996.

Le concours de RFI en est à sa 18<sup>e</sup> année et adopte un rythme bisannuel.

Pour obtenir le règlement complet du concours s'adresser aux services culturels du Consulat Général de France aux adresses suivantes:  
Québec: 25, rue Saint-Louis, G1R 3Y8.  
Montréal: 1, Place Ville-Marie, bureau 2601, H3B 4S3.

AVEZ-VOUS LU?  
Le Fils  
de l'Irlandais

## Le journalisme t'intéresse?

Tu es inscrit à temps plein dans un cégep ou un collège du Québec?

Alors le Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR est pour toi.

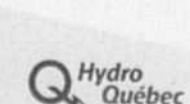
- Fais-nous parvenir un article critique (au moins 800 mots) sur une manifestation qui concerne la vie sociale et culturelle d'ici: par exemple un film, un livre, un événement culturel ou sportif.
- Parles-en à ton professeur de français car ce concours peut aussi être réalisé dans le cadre de tes cours.

La date limite des envois des textes au journal *Le Devoir* est le 15 mars 1996. La remise des prix aura lieu à Québec le 29 mai 1996.

À gagner? Plusieurs prix tels un ordinateur, des bourses d'études ou des dictionnaires, sans oublier la publication de ton article critique dans *Le Devoir*.

LA FONDATION DU DEVOIR

Pour en savoir plus au sujet des modalités de participation, informe-toi auprès de ton professeur de français.



# LIVRES

## LES PETITS BONHEURS

### La vie est drôle

**ÉNORME CHANGEMENT DE DERNIÈRE MINUTE**  
Grace Paley  
Traduit de l'anglais  
par Sylvie Granotier  
Rivages poche, 223 pages



GILLES ARCHAMBAULT

Dans l'une des nouvelles d'*Enorme changement de dernière minute*, la narratrice doit se défendre auprès de son père, grabataire de 86 ans. Il lui reproche de ne pas écrire des histoires comme Tchekhov et Maupassant. «Simplement des gens que tu définis clairement, puis tu racontes ce qui leur arrive», tel est le souhait qu'exprime le vieillard dans *Conversations avec mon père*.

Grace Paley ne définit jamais ses personnages. Elle nous lance sur des pistes, s'amuse à livrer des impressions. Sous ces apparences de légèreté se cache pourtant une vérité presque toujours troublante. Elle sait voir dans le quotidien le plus trivial des signes du destin. Un peu comme ces gens dont la conversation est pleine de chausse-trappes. Qu'ont-ils voulu dire? Grace Paley savait ce qu'elle veut dire. En bon écrivain, elle réussit tout simplement à miner le bavardage de tous les jours.

On ne cesse de sourire tout au long de ces petits récits inspirés par la vie quotidienne à New York. Les problèmes sociaux s'accumulent, le chômage sévit, il y a la drogue, la menace constante de la violence, et la vie continue. On navigue au milieu de la ville pourrie, on accepte de coucher avec un chauffeur de taxi plus macho que nature, on porte des pancartes pour protester contre tout et rien, on visite le quartier de son enfance aussi dévasté qu'après un bombardement aérien et pour se consoler on achète de la glace vanille-chocolat aux enfants du voisinage, dont les mères divisent leur temps entre tapinage et petits emplois mal rémunérés.

Si on a lu *Les Petits Riens de la vie* du même auteur, on retrouvera avec

plaisir cette curieuse créature qu'est Faith. Elle se décrit ainsi: «Mais moi, en deux mots, je suis comment? Pas mal, si on aime les soldes. Mon visage affiche plein de messages faciles à lire, réservés aux amis.» Il ne serait pas faux de prétendre qu'à peu près tous les visages des personnages de Grace Paley affichent des messages faciles à lire. Son grand art consistant à faire comprendre qu'à peu près personne ne les lit. D'où l'incompréhension, l'insolite, la constante drôlerie se mêlant au tragique des choses et des événements.

Ce n'est pas une mince réussite pour un écrivain qui de suggérer la vie de cette façon elliptique. Le lecteur apprend rapidement que le bavardage, le superficiel n'est pas donné pour le pittoresque. Il est présent pour que s'insinue le mystère, le pour que s'insinue le mystère, le pour que s'insinue le mystère. Encore faut-il voir que l'excellence littéraire, d'où qu'elle vienne, appartient à l'ensemble de l'humanité. C'est là un aspect cardinal du message de la mouvance straussienne (Leo Strauss, Allan Bloom et les autres) à laquelle Saul Bellow participe. Ce dernier a préfacé Bloom, dans le courageux *The Closing of the American Mind*. Il en a aussi prononcé l'oraison funèbre, qu'on retrouve dans *Tout compte fait*, un recueil «de brouilleries écrites pour vivre» (dit Bellow), publiées entre 1950 et aujourd'hui.

Mais revenons au message straussien. Tolstoï, donc, m'appartient, tout comme les maîtres de Bloom tels que Bellow les énumère: Socrate, Machiavel, Rousseau et

**TOUT COMPTE FAIT, DU PASSÉ INDISTINCT À L'AVENIR INCERTAIN**  
Saul Bellow  
Plon, Coll. Feux croisés  
352 pages, 1995

**EN SOUVENIR DE MOI**  
Saul Bellow, Plon, Coll. Feux croisés  
96 pages, 1995

Chaque fois qu'elle a l'occasion de parler de l'écrivain américain Saul Bellow, la presse d'ici ne peut résister à deux de ses pires obsessions: les origines et les prix littéraires.

**Le message straussien**  
Faut-il s'émouvoir à ce point de cette «occasion nationale» ratée? Bien sûr, un peuple ne peut se passer de grands écrivains. Encore faut-il voir que l'excellence littéraire, d'où qu'elle vienne, appartient à l'ensemble de l'humanité. C'est là un aspect cardinal du message de la mouvance straussienne (Leo Strauss, Allan Bloom et les autres) à laquelle Saul Bellow participe. Ce dernier a préfacé Bloom, dans le courageux *The Closing of the American Mind*. Il en a aussi prononcé l'oraison funèbre, qu'on retrouve dans *Tout compte fait*, un recueil «de brouilleries écrites pour vivre» (dit Bellow), publiées entre 1950 et aujourd'hui.

Mais revenons au message straussien. Tolstoï, donc, m'appartient, tout comme les maîtres de Bloom tels que Bellow les énumère: Socrate, Machiavel, Rousseau et

## ESSAIS ÉTRANGERS

### Saul Bellow, le réfractaire



ANTOINE ROBITAILLE

Nietzsche. L'écrivain originaire de mon pays, bien sûr, a à peu près la même «situation» que moi. N'empêche, j'en apprendrais souvent autant, voire plus, sur mon identité fondamentale (humaine) avec les grands auteurs qui ont peuplé l'histoire. C'est dans cet esprit que Saul Bellow, avec un langage absolument provocateur, déclara en 1988 qu'il lira volontiers le Proust des Zoulous, le Tolstoï des Papous... lorsque ces peuples produiront de tels auteurs.

Bellow se plaît à ignorer splendidement, mais surtout à provoquer, la rectitude politique (qui le rend bien d'ailleurs). En dérapant parfois vers l'excès inverse, celui de la *politically incorrectness* systématique. Ce qui provoque de grands éclats de rire. Car le personnage a quelque chose de clownesque.

Du reste, il répète constamment qu'il n'est pas un intellectuel. L'affirmation est plus sérieuse qu'on pourrait le croire. Car elle sous-tend un refus de la «raison raisonnée» moderne: «Mon réquisitoire contre les intellectuels, écrit-il, est facile à résumer: la science postule une nature sans âme.»

Refus, donc, de ce qui désenchanté «ou a désenchanté» le monde. Refus de ce mouvement pseudo-rationnel qui a desséché la vie, nié l'existence de l'âme et, somme toute, annihilé tout le prestige de la littérature. C'est d'ailleurs l'essentiel de son discours prononcé lors de la réception

du prix Nobel et reproduit dans *Tout compte fait*. Il disait Tchekhov: «Nous ne devons pas laisser les intellectuels nous régenter. Et nous ne leur rendons pas service en les laissant diriger les arts.» Bellow, qui a enseigné toute sa vie à l'université (entre autres à Chicago et à Boston), ne peut plus la sentir.

Contrairement aux sciences, la littérature procure des «impressions vraies». Et c'est là, selon Bellow, sa valeur. Ainsi, elle nous fait entrevoir, pour un moment, «l'essentiel de notre situation réelle, sa complexité, sa confusion, sa douleur».

Les «sciences» humaines, pour lui, ont eu un effet désastreux sur la façon contemporaine de voir la vie: «Une invitation à un mariage, note-t-il, risque plutôt d'évoquer pour nous les statistiques sur le divorce, l'instabilité amoureuse, la révolution sexuelle et les maladies vénériennes.»

Il y a de la réaction chez cet homme. Qui n'est, au demeurant, sûrement pas réactionnaire, comme on l'entend parfois. Au contraire, l'universel reste pour lui un horizon essentiel. De même que ce que les Anciens nommaient l'Eros, c'est-à-dire la vie dans son aspect séduisant, enchanté.

**Contre la culture de masse**  
Aussi se désolait-il de voir la culture contemporaine sombrer dans la logique marchande. Le thème est récurrent dans ses derniers essais. Et il faut lire Bellow démonter le phénomène Michael Jackson!

Contrairement à ce que les critiques français se sont plus à dire, Bellow ne fustige pas que «la société américaine du prêt-à-penser». C'est

la domination de la logique commerciale moderne dans son ensemble qu'il dénonce. Ça existe aussi en France, à ce que je sache.

Il revient sur ce thème de façon magistrale dans l'avant-propos du court récit intitulé *En souvenir de moi*. Lui, naguère prolixe, affirme maintenant se retrouver dans l'affirmation de Tchekhov, qui se surprit lui-même un jour à vouloir «faire court».

Pourquoi faire court? Pour être lu par les journalistes? Non, Bellow ne veut pas se soucier de ce public. Au contraire, il veut s'extirper du tourbillon actuel dans lequel nous sommes plongés.

Tourbillon d'éditions, d'abord: «Nous sommes perdus dans une forêt de papier imprimé», déplore-t-il. Et dans ce déluge, «les bons livres, anciens et modernes, courent le risque d'être enfouis sous les mauvais».

Ensuite, il y a le maelstrom des communications: «A quoi bon une telle pléthore d'information?», écrit-il au sujet des journaux contemporains, «la plupart des nouvelles du *New York Times* ne nous servent à rien».

Reactionnaire, Bellow? Non, réfractaire. Un réfractaire pour qui la littérature peut soigner les contemporains, rendus essentiellement «distracts» par les assauts des communications modernes: «L'écrivain (...) peut parfois s'interposer entre les gens follement distracts et leurs diversions. Il y parvient en ouvrant les portes d'un autre monde.»

Un monde comme le Chicago de son enfance, le Chicago crasseux de 1933, sur lequel il revient souvent, et qu'il nous livre admirablement dans *En souvenir de moi*.



### PROCHAIN ÉPISODE EN LIVRE DE POCHE

*Prochain épisode*, écrit par Hubert Aquin en 1965, est finalement sorti en livre de poche, dans la collection BQ (Bibliothèque québécoise). Jacques Allard, qui signe chaque samedi une chronique dans *Le Devoir*, a dirigé l'ouvrage critique dans le cadre des travaux de l'ÉDAQ (édition critique de l'œuvre d'Hubert Aquin).

### LE MARCHÉ FRANÇAIS

Lu dans la revue française *Livres Hebdo*: un dossier sur la très tranquille rentrée littéraire en France cet automne. Selon les libraires, «le marché du livre ronronne doucement», frileusement, dans la continuité d'un été décevant. Chacun y va de ses explications, très variées. Un libraire du quartier Saint-Michel, par exemple, note l'impact négatif des deux attentats survenus tout près.

### AVEZ-VOUS LU?

**Le Fils de l'Irlandais**

## Librairie Encyclopédique

Librairie Ancienne et Moderne

Fondée en 1970

### Solde de fermeture

Canadienne - Livres anciens - Livres d'occasion

## Tout à 50%

Livres neufs: 10%

Choix de plus de 22 000 volumes sur tous les sujets

1272 est, rue Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2L 2H2

Face au métro Beaudry

521-2398

## L'ÉTAT DU MONDE 1996



Édition renouvelée et mise à jour  
704 pages • 27,95 \$



**Le seul annuaire économique et géopolitique mondial**

«... de loin la meilleure publication du genre en français.»

Claude Picher, *La Presse*

Parce que la terre tourne

LE DEVOIR

CKAC 730

Boréal

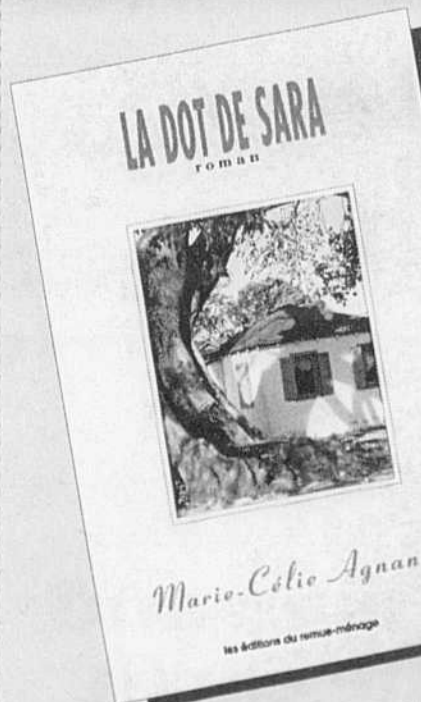
Qui m'aime me lise.

## les éditions du remue-ménage

Marie-Célie Agnant

L'Agenda des femmes 1996

Andrée Lévesque



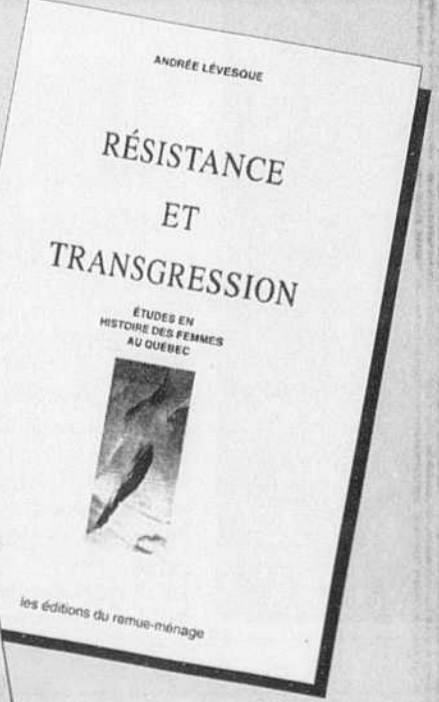
Aïda, Marianna, Giselle, Sara, la rencontre de quatre générations, la mémoire de l'aïeule Aïda que transmet Marianna à sa petite-fille Sara. Complicité, générosité, par-delà les ruptures et la solitude qu'entraîne l'exil. *La Dot de Sara*, c'est avant tout ce legs culturel qui accompagne l'enfance de Sara et enrichit son univers.

181 pages - 18,95 \$



Des réflexions, analyses et témoignages portant sur les jeunes femmes d'aujourd'hui.

reliure spirale, 12,95 \$



*Résistance et Transgression* se propose d'ajouter des jalons au récit de l'émancipation féminine et de l'acquisition des droits civils, et aussi, sujet qui en paraît à prime abord fort éloigné, à l'histoire d'un des groupes les plus en marge de la société, les prostituées.

157 pages - 18,95 \$

# LIVRES

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

### Le vent qui passe

LE VENT MAJEUR  
Madeleine Gagnon  
vib éditeur, 200 pages, 1995

«L'homme est celui qui, dans la plainte du vent, entend la plainte du temps.» C'est muni de cette citation d'Octavio Paz (page 181) que vous pourriez entrer dans le *Vent majeur* de Madeleine Gagnon. Après les *Cathédrales sauvages* de l'an dernier, où la poésie imprégnait davantage la narration, voici un espace romanesque mieux dessiné, à partir d'un personnage de peintre, nommé Joseph Sully-Jacques, celui par qui nous vient cette «plainte du temps», le touchant récit d'une vie (de 1937 à 1983).

Le tableau sommaire des époques, de l'histoire ou des idées traversées (de la Crise des années 1930 au défaitisme des années 1980) se présente dans une prose transparente, qui se fait naturellement pensive autant que rêveuse, égrenant généreusement, au fil d'événements tragiques, beaucoup de ces belles citations auxquelles le roman aime tant revenir depuis quelques années. Voilà donc encore un récit de poète qui ne chipote pas sur le plaisir à donner au lecteur, tout en méditant sur la beauté et la vérité du monde plutôt que sur les jeux (trop connus?) de la représentation.

Cette fiction se donne en quatre parties aux titres éloquentes de simplicité: «Enfance», «L'hôpital des esprits», «C'est quoi, la mort?», «Le petit sentier». L'enfance de Joseph Sully débordait de faits et gestes peu habituels qui expliqueraient sans doute le tortueux chemin qu'il suivra avant de trouver le sentier final (sur le mont Royal). Vous saurez d'abord son plus pénible souvenir, une histoire survenue alors qu'il avait onze ans (vers 1948, dans la vallée de la Matapédia, à Amqui, sans doute): il a assassiné la brute qui un soir était en train de violer sa «maman». Puis Joseph vous racontera que la maman sauvée (une infirmière) n'est pas sa mère, ni le papa (un médecin), son père. Il leur a «été donné à dix-huit mois» par ses parents biologiques, Chaëmus (ou James) O'Sullivan (un scieur de bois) et Marie Jacques (d'origine amérindienne).

Si vous ajoutez à cela que son «papa» meurt en 1951, quand il a quatorze ans, vous comprendrez que cet enfant développe assez tôt des «visions» qui le conduiront à explorer le monde de la peinture et celui de la folie pour finalement réfléchir autant sur l'amour que sur la mort. L'auteur aurait pu «s'enfermer» à courir avec une telle génétique et un tel programme. Eh! bien, non: ac-



JACQUES ALLARD

complissant à sa manière et à son tour une synthèse du monde contemporain, Madeleine Gagnon et son narrateur délégué ne font pas de l'artiste le grand malade attendu mais plutôt un lecteur attentif de ses rêves aussi bien que du monde concret. Un aventurier du savoir expérimental, un chercheur de lumière, comme on aime à voir l'artiste (peintre, poète, philosophe, etc.) dans notre imaginaire.

Découvrant la peinture abstraite (automatiste) chez le psychiatre de Québec où ses parents l'envoient, Joseph suivra encore les traces de Fernand Leduc (avec ses microchromies des années 1970) pour finir par succomber aux charmes de sa région natale (Bas-du-Saint-Laurent/Matapédia) et peindre ses extraordinaires paysages. Au moment où nous le quittons, alors qu'il a redécouvert l'amour (avec une Napolitaine de Barcelone), il songe même à faire la synthèse de son parcours de peintre «postmoderne» (abstraction et figuration).

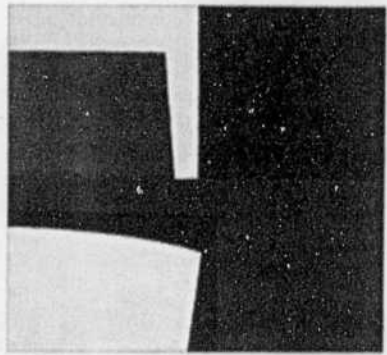
Comme quelques autres romanciers l'ont fait dernièrement, on sent le plaisir qu'a l'auteur à imaginer son personnage masculin. Mais aussi le peu de poids (textuel) que pèse ici le désir de l'homme pour la femme. Angélisation? Les anges sont revenus, on le sait, depuis Wim Wenders. Il faut plutôt se souvenir que Joseph a ajouté au nom paternel (d'ailleurs réduit à Sully) celui de sa mère. Et comprendre que la fusion amoureuse valorisée par le roman conduit justement à l'hermaphrodisme.

J'ai aimé la force sourde de ce récit, si simple d'apparence. Le voir, par exemple, faire sa toile d'araignée sur la série des morts (et tant de belles visites au cimetière!) pour finalement faire voir une incessante histoire d'amour où l'on va de la Matapédia chérie de l'auteur à Québec, puis en Angleterre (Chatham), en France (la Bretagne et Paris) et en Italie (Toscane) pour finir à Montréal (et Outremont). Prenez ce vent qui passe, il mène loin, au plus près de soi.

MADLEINE GAGNON

### LE VENT MAJEUR

ROMAN



vib éditeur

## LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

### Quelques drinks pétillants mais pas de grands crus

FRIENDS & MARRIAGES  
George Szanto  
Vehicule Press, 238 p

THE ROARING GIRL  
Greg Hollingshead  
Somerville House, 196 p

THE JOURNEY PRIZE ANTHOLOGY  
McLelland & Stewart, 131 p

sonnages reviennent, saisis à des stades différents de leur vie, au fil de ces vingt dernières années.

On voit là des couples se former puis se détacher insensiblement, des aventures extraconjugales naître et s'évaporer, des week-ends de pêche entre gars s'étioler. Tout cela se passe, sans faire de vagues, dans l'univers policé de bons bourgeois aux sentiments et à l'estomac délicats (éditeurs, universitaires, médecins), qui flottent entre Montréal, Toronto, New York, la Crête, ou encore le chalet d'une campagne voisine du Vermont.

#### Manque de profondeur

Le format court de la nouvelle permet à George Szanto de ciseler joliment certaines scènes. Mais l'oblige pas assez, comme l'aurait fait le format roman, à clarifier l'évolution de ses héros à travers le livre et le temps. Si bien que l'ensemble manque de profondeur, et aussi — cruellement — d'événements notables ou intéressants.

Tout au long de cette lecture, on a la curieuse impression d'être en train de se laisser bercer par l'une de ces agréables comédies sentimentales américaines de série B, où, par exemple, Diane Keaton aurait un rôle, mais pas dans une mise en scène de Woody Allen. Le genre de films où toutes les femmes sont intelligentes autant que séduisantes, où tout le monde vit dans un décor chaleureux et cossu, où les feuilles d'automne, sur les parterres, précèdent l'inévitable scène de *Thanksgiving*... Bref, rien de bien neuf ni de bouleversant, mais une incursion plaisante dans un monde plutôt fat et coupé de la réalité.

Détail assez ironique: ce prix de la fiction QSPELL (remporté pour la troisième année de suite par un recueil de nouvelles édité chez Vehicule Press) s'appelle le prix Hugh MacLennan, du nom de l'auteur des *Deux Solitudes*. Ironique, en effet, parce que depuis ce grand livre, rares sont les romans anglo-québécois qui osent aborder les problématiques touchant à la politique locale ou aux contacts entre nos deux cultures. On y constate même une étrange absence de personnages francophones! Il y a gros à parier que maintenant, ça va changer.

En attendant ce revirement de tendance — dont on ne sait s'il est à espérer ou à craindre — on pourra faire provision de classiques à la librairie *The Double Hook*, petite cave d'Ali Baba située rue Greene. On n'y vend, et cela depuis des lustres, que des titres canadiens-anglais, tous ceux dont je parle ici et des centaines d'autres. Pour «sa contribution exceptionnelle à la vie littéraire d'expression anglaise au Québec», sa propriétaire, Judy Mappin, vient justement d'être honorée du prix QSPELL «de la communauté», créé cette année.



GREG HOLLINGSHEAD

En attendant ce revirement de tendance — dont on ne sait s'il est à espérer ou à craindre — on pourra faire provision de classiques à la librairie *The Double Hook*, petite cave d'Ali Baba située rue Greene. On n'y vend, et cela depuis des lustres, que des titres canadiens-anglais, tous ceux dont je parle ici et des centaines d'autres. Pour «sa contribution exceptionnelle à la vie littéraire d'expression anglaise au Québec», sa propriétaire, Judy Mappin, vient justement d'être honorée du prix QSPELL «de la communauté», créé cette année.

#### Le monde selon Greg

C'est aussi un recueil de nouvelles, *The Roaring Girl* de Greg Hollingshead, qui a remporté le prix du Gouverneur général cette année. L'auteur albertain, nettement plus musclé que George Szanto, nous envoie ici une salve d'histoires brutes et colorées. Beaucoup d'humour grinçant dans ces courtes fables à la morale floue, amorcées souvent dans le style télégraphique qui renouvelle la langue anglaise à la manière d'un Seinfeld (oui, oui, le «comique de bout»). *The People of Soudan*, par exemple, raconte comment fut oubliée, sur la sècheuse à linge d'une gentille famille, une boîte de médicaments destinée aux pauvres Soudanais. Tout ça parce que les amis de la cause étaient des gens insupportables.

Qu'il s'agisse de la mort de Brulé, perroquet centenaire amateur de télé, de l'évaluation d'un chalet par un agent qui se croit écrivain, d'une nurse batteuse de vieille dame et de son concierge bouffeur de champignons hallucinogènes, partout les petits cataclysmes du quotidien donnent à la vie selon Hollingshead une saveur neuve.

C'est sec, sans pitié, bref excellent, pour la catégorie poids coq dans laquelle ça se situe. Rien à voir, cependant, avec le calibre du roman primé l'an dernier, un accomplissement d'une rare richesse signé Rudy Wiebe.

Même chute de qualité dans la livraison de cette année du prix de la nouvelle Journey, le plus prestigieux au Canada anglais, et dont les finalistes font l'objet d'un recueil. Là où la diversité des approches et l'audace des jeunes auteurs m'avaient éblouie l'année dernière, je me suis traînée misérablement les pieds, cette année, jusqu'à la fin d'un recueil grisâtre et sans relief. Problème de production ou plutôt de sélection? La réponse au Journey prochain.

#### AVEZ-VOUS LU?

Le Fils de l'Irlandais

# CONCOURS

Sous la couverture

Dimanche à 16h

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1<sup>er</sup> prix  
Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair+

2<sup>e</sup> prix  
■ 1000\$ Chez Champigny  
■ 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

3<sup>e</sup> prix  
Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par

LA LIBRAIRIE DU SQUARE et HERMÈS

aussi chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission\*... et un abonnement à la revue littéraire Lettres québécoises

\*Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir  
a/s Journal Le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17  
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

\*Gracieuseté de la librairie de la semaine:

Librairie Renaud-Bray

5219, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal (Québec)

Gagnant(e) de cette semaine:

Mme Paule Mallette

St-Hilaire (Québec)

SRC Télévision

LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (Bur.) (Rés.) (Télec.) 2204

## BEST-SELLERS



Librairie Garneau

LIBRAIRIE AGRÉÉE

#### ROMANS QUÉBÉCOIS

1. L'IMPOSTURE, Pauline Vincent — éd. Libre Expression
2. UN CITAÏN À LA CAMPAGNE, Jean Provencher — éd. Boréal
3. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay — éd. Leméac/Actes Sud
4. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard

#### ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. DU PÂTE CHINOIS, DU BASEBALL ET AUTRES AUTRES LIEUX COMMUNS, Bernard Arcand et Serge Bouchard — éd. Boréal
2. LA COURSE DESTINATION MONDE, collectif — éd. Tricycle
3. PLEURIRES, Jean Lapointe — éd. de l'Homme

#### ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MONDE DE SOPHIE, Jostin Gaarder — éd. Seuil
2. LE HUSSARD SUR LE TOIT, Jean Giono — éd. Gallimard
3. LE RENDEZ-VOUS, Justine Lévy — éd. Plon
4. SUR LE BORD DE LA RIVIÈRE PIEDRA, JE ME SUIS ASSISE ET J'AI PLEURÉ, Paulo Coelho — éd. Anne Carrière

#### ESSAIS ÉTRANGERS

1. LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
2. JAMAIS SEULS ENSEMBLE, Jacques Salomé — éd. de l'Homme
3. LE PLUS GRAND SALAUD D'AMÉRIQUE, J.E. Hoover, patron du FBI, Anthony Summers — éd. Seuil

#### LIVRE JEUNESSE

1. COMME UNE PEAU DE CHAGRIN, Sonia Sarfati — éd. Courte Échelle

#### LIVRES PRATIQUES

1. L'ÉTAT DU MONDE 1996, collectif — éd. La Découverte/Boréal
2. COMME AU CHÂTEAU, Jean Souldard — éd. Jean Souldard

#### COUP DE COEUR

1. LA FOUORE ET LE SABLE, Jane Urquhart — éd. Albin Michel

24, côte de la Fabrique, Québec G1R 3V7 Tél.: (418) 692-4262

LE COMITÉ DES CONFÉRENCES COMMEMORATIVES BEATTY PRÉSENTE

Yves Coppens, Collège de France

## From Africa, the Cradle, to America, the New World: The prehistory of man and the peopling of the earth

Judi 30 novembre 1995, 18h, Fieldhouse Auditorium (Leacock 132), Accueil McGill 398-6555, entrée libre  
M. Coppens répondra en français aux questions qui lui seront posées dans cette langue



Cette conférence a été rendue possible grâce à l'appui du Consulat général de France au Québec

# LIVRES

LA VITRINE DU LIVRE

**101 POÈTES EN QUÉBEC**  
Sylvain Rivière  
Collection Kébécal/Guérin littéraire  
441 pages

Sylvain Rivière a réuni ses 101 poètes coups de cœur en un recueil de morceaux choisis. Il insiste dans sa présentation pour que 101 poètes en Québec ne soit pas perçu comme un avantage parce que ses choix ont davantage été motivés par son instinct que par la valeur littéraire de chacun des poèmes. Parmi les grands noms: Marie Laberge, Gilles Vigneault, Félix Leclerc, Gilbert Langevin, Gaston Miron, Marcel Dubé, Marie-Claire Blais, etc. A noter que les quelques poèmes choisis dans l'œuvre des poètes retenus sont précédés d'une présentation biographique.

**LE DOIGT DANS L'ENGRENAGE**  
Rachid Tridi  
Les Intouchables, 178 pages

Recueil de nouvelles ayant pour dénominateur commun des personnages algériens: Mohammed victime de racisme, l'étudiant Hamid à l'heure de l'épreuve du bac, maman Zohra aux pulsions homicides, etc. Le Ramadan, les souks, les mariages arrangés, bref, l'Algérie des jours et des gens ordinaires y est ici racontée en 11 récits.

**LE PRINTEMPS N'EN SERA QUE PLUS BEAU**  
Rachid Mimouni  
Stock, 197 pages

Ne pas confondre avec le précédent. Il s'agit ici de l'auteur de *Fleuve détourné*, de *Tombéza*, de *L'Honneur de la tribu* et de *La barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*. L'auteur, un Algérien qui avait trouvé refuge au Maroc pour fuir les menaces des intégristes, n'aura pas eu le bonheur de voir publié en France ce roman sorti dans son pays natal en 1986. Mimouni est décédé cet automne sans avoir remis les pieds en Algérie. Dans ce livre, il raconte de front les vies croisées de

personnages représentatifs de la guerre d'indépendance, côté français et côté algérien.

**JEANNE MANCE**  
*De Langres à Montréal, la passion de soigner*  
Bellarmin, 169 pages

Après s'être intéressée à Marie de l'Incarnation et Madeleine de la Peltrie, l'auteur — enseignante au département de sociologie à l'Université de Montréal et collaboratrice à *Châte-laine* — retrace l'itinéraire de la fondatrice de l'Hôtel-Dieu: son voyage jusqu'à Laroche, sa traversée jusqu'en Nouvelle-France, ses premiers mois à Montréal, sa crainte des Iroquois, qu'elle soignera malgré tout. De ce récit que chacun a au moins entendu parler dans ses cours d'histoire du Québec, c'est surtout le courage de cette pionnière que l'on retiendra. A la biographie s'ajoute une importante sélection bibliographique.

**INDIA, MON AMOUR**  
Louise Latraverse  
Coédition Art Global/  
Libre Expression, 96 pages

De retour d'un séjour de ressourcement de trois mois en Inde de janvier à mars 1994, Louise Latraverse publie son journal de voyage enjôlé de 25 de ses aquarelles peintes là-bas, sous la férule de son «maître Rajam». Bombay, Madras, Pondichéry ont visiblement laissé une forte impression à la comédienne, malgré un mal du pays bien présent tout au long du récit.

**PRESQUE TOUT SOL**  
Marc Favreau, Staneké, 462 pages

Une recueil des monologues de Marc Favreau qui a fait la célébrité de Sol, dont quelques textes inédits. Ce pauvre Sol, qui n'a jamais suivi que les cours de récréation, continue de réfléchir sur ces choses épouvantables de la vie. Outre les monologues agrémentés de dessins d'enfants, une entrevue «entre Marc Favreau et lui-même», des notes bi-

bliographiques, des photos de la transformation de Marc Favreau en Sol et de Sol sur scène.

**LE MYSTÈRE JEAN-PAUL 1<sup>er</sup>: PAPE POUR QUELQUES JOURS, UN RÈGNE ÉPHÉMÈRE**  
Liliane Schrautwen  
Collection Histoire et Mystères,  
Marabout, 233 pages

Après 34 jours de règne s'éteignait dans la nuit du 28 au 29 septembre 1978 Jean-Paul 1<sup>er</sup>. Cette mort subite excita l'imagination de certains qui crurent à un complot qui aurait conduit à l'assassinat du pape. Dans *Le Mystère Jean-Paul 1<sup>er</sup>*, l'auteur analyse les différentes thèses et décortique les événements de cette dernière nuit de Jean-Paul 1<sup>er</sup>. De nombreuses annexes suivent, parfois sans lien évident avec le propos qui précède: une liste de tous les papes depuis saint Pierre, un retour sur l'état du monde en 1978, etc.

**LE SANG DES ROMANOV**  
*L'énigme de la famille impériale fauchée par la révolution russe*  
Marcel Godfroid  
Collection Histoire et Mystères,  
Marabout, 229 pages

Document sur le massacre des Romanov survenu dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 au cours de laquelle le tsar Nicolas II, son épouse Alexandra et leurs enfants, le grand-duc héritier Alexis à peine âgé de 14 ans et ses quatre sœurs, furent assassinés par les bolcheviks. Godfroid tente de faire la lumière sur les circonstances de ce carnage qui demeurent toujours nébuleuses aujourd'hui, malgré l'enquête menée par le juge Sokolov et, plus tard, deux journalistes de la BBC.

**LES CHRONIQUES DE MONTBRULIS**  
Yvon Daigneault, Fides, 191 pages

Maxime, un écrivain de Québec, se retire à Montbrulis, en quête de tranquillité. Il fera la connaissance des habitants de tout un village en arpentant la rue Principale, son parc municipal et... en prêtant l'oreille aux commérages. L'auteur a mérité la Plume d'argent avec ce récit, remis à un auteur de 60 ans et plus.  
Louise Leduc

## LA VITRINE DU LIVRE DU MONDE

**GÉOPOLITIQUE**  
Bernard Guetta  
Éditions de l'Olivier  
1995, 329 pages

Chaque matin, depuis quatre ans, Bernard Guetta analyse sur France Inter l'actualité internationale. Ce livre est une sélection de ses chroniques que l'auteur a réunies sous quinze chapitres. En alignant ses éditoriaux dans un ordre chronologique, l'auteur reconstitue le fil des événements qui ont marqué un pays ou une région. Cela lui permet aussi de préciser sa pensée. Sur l'ex-Yougoslavie, par exemple, Guetta n'achète pas le discours simpliste des intellectuels français et ne croit pas que l'Europe soit morte à Sarajevo. En bon connaisseur de l'histoire, Guetta sait que les choses sont plus complexes que cela. Ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir autant de lucidité.

**DE MÉMOIRE**  
Pierre Salinger  
Éditions Denoël, 1995, 442 pages

Sans contredit, Pierre Salinger est un personnage très connu. Sûrement une légende. Du moins, c'est ce



qu'il aimerait bien que l'on dise de lui. Après tout, le célèbre journaliste a été attaché presse de John Kennedy — un saint comme chacun sait — et a connu tous les grands de ce monde depuis 35 ans. Il a roulé sa bosse sur les cinq continents, ce qui lui permet d'affirmer qu'il est devenu un «homme planétaire, doté d'une vision globale du monde». Comme c'est beau et fort prétentieux. Je ne suis pas en mesure de juger des exploits plané-

taires du personnage. D'autres peuvent mieux le faire que moi. Comme le journaliste Arnaud De Borchgrave du *Washington Times*. Salinger écrit qu'il détient la preuve que les services secrets américains et français ont planifié la libération des otages américains de Téhéran pour le jour de l'assassinement de Reagan. L'arrangement aurait été annoncé à Reagan par un super-espion français. Un agent français aurait tout raconté à Salinger. Malheureusement pour notre héros, c'est De Borchgrave qui a organisé la rencontre avec Reagan à laquelle il a assisté. Il n'y avait pas d'agent français dans la salle, donc pas de témoin autre que De Borchgrave. Aux lecteurs de juger du sérieux de Salinger.  
Jocelyn Coulton

**AVEZ-VOUS LU?**  
*Le Fils de l'Irlandais*

# NOUVEAU FORMAT PRATIQUE

Sous la direction de  
**Denis Monière et Roch Côté**

# QUÉBEC 1996

Toute l'année  
politique,  
économique,  
sociale  
et culturelle

FIDES  
LE DEVOIR

**LES RÉSULTATS DU RÉFÉRENDUM**  
commentés par  
Lise Bissonnette

464 pages - 24,95 \$

## revue possibles hiver 1996

**possibles**  
VOLUME 20 • NUMÉRO 1 • HIVER 1996

**Modernité: ÉLANS ET DÉRIVES**

### MODERNITÉ: ÉLAN ET DÉRIVES

Nous sommes aujourd'hui dans une familiarité nouvelle avec ce qu'il est convenu de nommer la modernité puisque nous connaissons, pour notre plaisir et notre malheur, quelques-unes de ses conséquences. C'est pourquoi la perplexité, plus que toute autre attitude, caractérise cette fin de siècle. Parmi tous les lieux de la culture, il en est un où cette perplexité est tout particulièrement sensible: le monde de l'art. Même si l'on se défend bien de vouloir dépeindre l'art actuel, on ne saurait nier qu'un certain malaise est ressenti aujourd'hui quant au sens du travail artistique. Plusieurs ont suggéré des solutions, la plupart du temps globales et impossiblement réactionnaires. Nous nous proposons donc, dans le présent numéro d'examiner quelques aspects de la situation contemporaine de l'art de manière à mieux cerner le projet de sens dont il se nourrit. Pour ce faire, nous avons cru bon de réfléchir à la pertinence du concept de dérive du projet artistique moderne. Existe-t-il quelque chose comme une dérive de l'art et sommes-nous en moyen aujourd'hui de penser un tel événement avec rigueur?

#### ESSAIS ET ANALYSES

**L'élan de la modernité aujourd'hui**  
ROSE-MARIE ARBOUR  
**Avant-gardes et dérive de la modernité: quelques pistes de réflexion**  
SYLVIE GOURIL  
**De la schizophrénie de la culture comme accomplissement de la modernité**  
STÉPHANE AQUIN  
**Les épigones de Narcisse. Réflexions patiemmes sur l'art contemporain**  
DANIEL JACQUES  
**De l'autodiscipline du spectateur**  
DANIEL TANGUAY  
**Pourquoi désespère-t-on de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle?**  
MAURICE LACJUEUX  
**Les possibles de la musique d'aujourd'hui**  
ANDRÉ THIBAUT

**De la dénonciation et de la justification de l'art moderne**  
GUY BELLAVANCE

#### IMAGE

**Copie**  
MARIE-JOSÉE LAFORTUNE

#### POÉSIE

**L'idée d'homicide**  
DENIS VANER  
**Vers d'autres vérités**  
LUCIEN FRANCOEUR  
**Sorti des abîmes, il a lancé les morceaux du monde dont nous avions besoin**  
JEAN-MARC DESGENT  
**Je marche à côté d'une joie**  
JEANNE PAINCHAUD

#### DOCUMENTS

**Entrevue avec Pierre Rosanvallon**  
MARIE NICOLE THÉUREUX et GABRIEL GAGNON  
**Quand j'entends les mots «protectionnisme linguistique»**  
LOUIS CORNELLIER

Abonnement individuel: 25,00 \$  
Abonnement institutionnel: 40,00 \$  
Abonnement de soutien: 40,00 \$  
Le numéro simple: 8,00 \$

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
PROVINCE \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
OCCUPATION \_\_\_\_\_  
CI-JOINT CHÈQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN  
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

Revue Possibles,  
B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec  
H3S 2S4

FIDES

• Une synthèse de l'activité politique, économique, sociale et culturelle au Québec.

• Un outil de référence qui fait le point sur l'évolution de la société québécoise et intègre l'ensemble des événements, des décisions et des prises de positions qui ont fait l'actualité.

• Des données claires qui permettent de comparer d'une année à l'autre l'évolution d'un dossier.

• Des données factuelles sous forme de graphiques et de tableaux statistiques sur la démographie, l'économie, les forces politiques, syndicales, etc.

• Des photos des principaux acteurs et événements de l'année politique.

LES ARTS

ARTS VISUELS

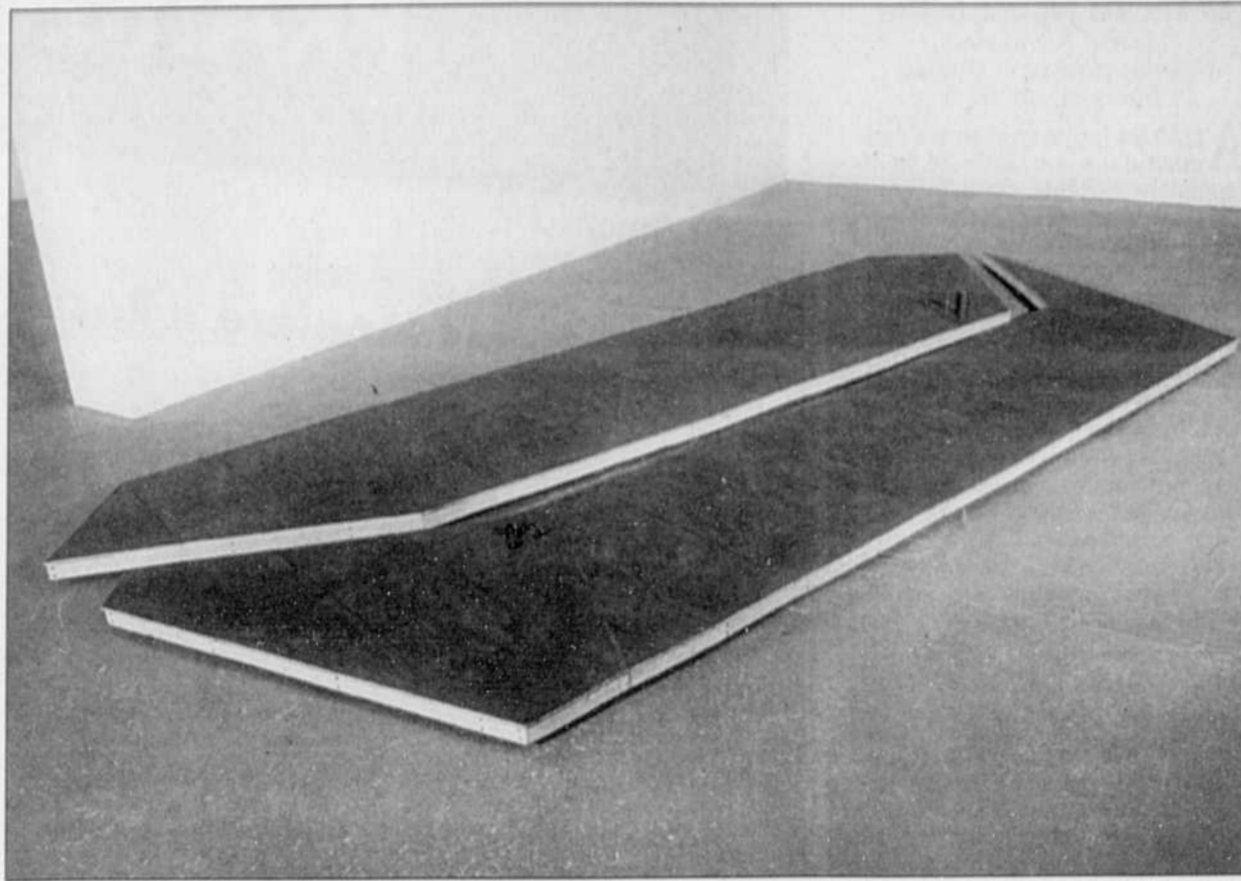
# La maison comme prétexte à l'art

**JOHANNE GAGNON, VICTORIA BERNIE**  
*La Centrale*  
 279, rue Sherbrooke Ouest  
 Espace 311-D  
 Jusqu'au 17 décembre

JENNIFER COUËLLE

Il est question de domesticité, de sa forme et son contenu, dans l'exposition duo qui ouvrira samedi dernier à la galerie La Centrale. Et aussi bien le dire tout de suite, il n'est rien de littéral dans ces deux productions. Dans un cas comme dans l'autre, il faut mettre son chapeau «concept» et affiner sa capacité de perception pour accéder pleinement aux œuvres. Puis, encore, comme on le verra, la connexion ne se fait pas toujours... *Objet de projection* de la Montréalaise Johanne Gagnon et *Inappropriate Behaviour: A Furniture Taxonomy* de la jeune artiste britannique Victoria Bernie font état respectivement de la conception, physique et psychologique, et du potentiel de narration de la maison, son environnement et son architecture.

Tandis que la première s'applique à édifier une structure à travers un langage minimaliste qui carbure aux métaphores et à la psychologie des symboles, la seconde met en scène des intérieurs farcis d'intrigues et de comportements obsessionnels possibles. Puis tout comme certaines expositions parviennent à évoquer le son, le bruit ou la musique à partir de leurs seules composantes visuelles, de celle-ci émane un profond silence. Un silence pur, presque mystique, chez Gagnon et une lourde et stag-



Indice de dimension, de Johanne Gagnon.

nante absence de son chez Bernie.

Décidément, on ne peut pas dire que Johanne Gagnon manque de constance. Il y a déjà plusieurs années que cette artiste «construit» et expose sa maison en devenir perpétuel. *Ce work in progress*, qui a quelque chose d'un symbole de pro-

tection à la fois universel et infiniment personnel, est devenu le lieu sans cesse revisité d'explorations de frontières et de limites, de positionnements dans l'espace, de mesures, d'échelles et de plans. Le tout s'articulant autour du noyau central d'une cuisine. La cuisine comme espace vital et fonctionnel. Qui plus est, ce travail se développe comme un chassé-croisé entre la fabulation, la poursuite d'un haut niveau d'abstraction, et la réalisation concrète. Ainsi, le point de mire du chantier actuel de Gagnon est constitué d'*Indice de dimension*, une surface-cuisine au sol en deux parties oblongues qui semblent vou-

loir se lover l'une dans l'autre. Carrelées et vigoureusement colorées d'un rouge magenta, elles sont expressives de facture et contenues dans leur forme. À leurs extrémités surgissent des ensembles en cuivre de tuyaux naissants, sorte de métaphore discrète d'un système d'approvisionnement et d'échappement d'eau.

Au mur, tout en face des plages rouges, deux grands et délicats dessins sur panneaux de bois font écho à *l'Indice de dimension* dont les carreaux, comme l'indique le titre, tiennent plus à la répétition d'une unité de mesure qu'un simple motif de plancher. Sur chacun de ces diptyques aux tons écrus des lignes sont tirées, une même forme est produite et reproduite, orientée vers des points cardinaux et située par rapport à une vaste nature donnée à voir dans une petite photographie de paysage avec laquelle elle voisine. Ce parcours aux allures un peu zen (on notera aussi la palette presque exclusivement nipponne) se poursuit avec une blanche maquette à échelle humaine épinglée sous vitre et un assemblage au mur et au sol de feuilles cartonnées aux teintes diverses (variant on ne peut plus subtilement du brun carton au coquille d'œuf carton...). De formats variés, chacune de ces feuilles reprend les dimensions de la superficie d'un appareil culinaire. Qui l'eût cru... voir un jour

un malaxeur, un moulin à café et un grille-pain réduits à de simples unités quadrilatères?!

Singulier, le travail de Gagnon? C'est peu dire. Il nous étonnera à la fois par la rigueur de sa forme et la finesse de son propos nuancé qui oscille tour à tour entre l'abstraction (qui nous permet de rêver) et la réalité matérielle (qui nous rassure sur nos songes). Mieux, si dépouillée soit-elle, cette production ne lésine pas sur la sensibilité qui, pour tout dire, la traverse de bord en bord. La maison est ici à la fois prétexte à la forme et motivation symbolique de l'esprit.

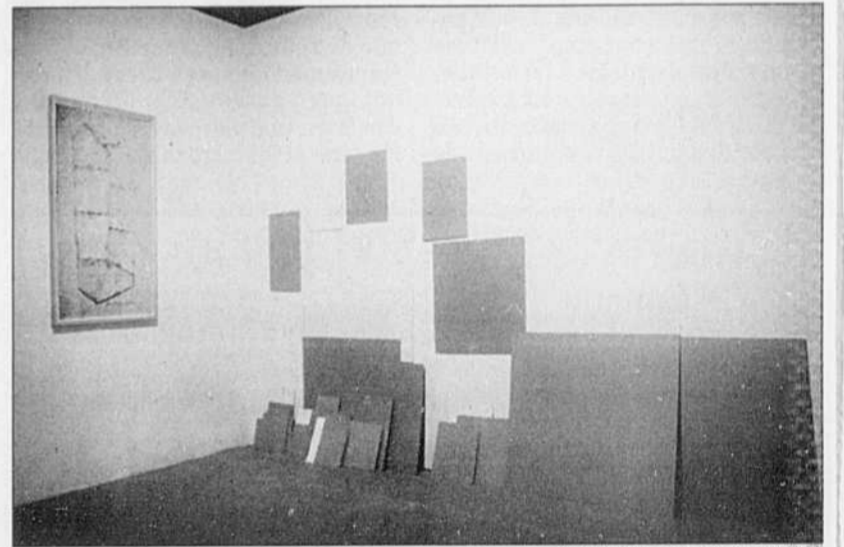
**Discours flou**

La maison de Victoria Bernie est d'une toute autre couleur. D'une toute autre odeur, surtout, puisqu'elle sent la lavande, le poivre et le thé. Elle est celle d'intérieurs sombres sobres et par trop organisés. Elle est aussi éclatée, dispersée en toutes pièces aux murs et au sol de la première salle de la galerie. Une comode art déco aux tiroirs entrouverts laisse voir des draps en coton blanc comme neige noyés dans un déluge de fleurs de lavande; une minuscule armoire-penderie tout en haut d'une étagère; une vieille chaise basculante sur roulettes, style détective privé américain assis à la renverse pieds sur le bureau; de petites tables en demi-lune; des cabinets vitrés remplis généreusement de poivre et de lavande; une escorte de boîtes de bois brunes pleines de thé; des photographies de détails d'intérieurs victoriens ou autres styles «de bonne famille»; des photographies aussi de la trop petite armoire-penderie perdue, comme Alice, dans des univers trop grands. Puis à travers cet étrange itinéraire domestique, ça et là sur les murs, dans les coins, pla-

cés à hauteur douteuse et installés parfois de travers, de petits miroirs aux cadres dorés. Dedans, on peut épier les meubles...?

Drôle d'affaire que cette scénographie très *british* (la lavande et le thé y sont pour quelque chose) ponctuée d'objets de bois austères, de références psychologiques et symboliques peu claires. D'un côté il y a cette agaçante atmosphère de la maison, par exemple, d'une vieille tante un peu touchée et insidieusement cruelle, et de l'autre, avec l'armoire miniature et ses effigies photographiques, il y a ce discours flou sur les rapports ambigus entre les espaces intérieurs et extérieurs, privés et publics. Comme si ce qui restait du domaine de l'intimité et du privé était infiniment petit et vulnérable par rapport à l'océan d'espaces communs contrôlables. Et que doit-on penser du fait que Bernie représente ses intérieurs comme des lieux troubles (l'assortiment de petits miroirs-espions, le besoin obsessionnel de parfumer tout à la lavande, de ne jamais manquer de thé ou de poivre, par exemple)? S'agit-il de mettre en relief les seuls espaces où il nous est permis de faire à notre guise, même dans la folie, où est-ce alors le reflet de l'ordre et d'un comportement social organisé qui envahit désormais jusque le foyer? Ou est-ce peut-être autre chose encore? Allez savoir!

Bref, ce travail qui semble poussé par une réflexion qui n'est pas sans intérêt, motivé par un certain sérieux intellectuel, ne parvient pas pour autant à lever. Pas en ce qui concerne les arts visuels en tous les cas. Le langage plastique est confus et peu convaincant, et les liens entre les objets eux-mêmes comme entre les objets et le sens qu'ils véhiculent demeurent faibles. Malheureusement,



Une partie de l'exposition de Johanne Gagnon.

**ENCAN D'OEUVRES D'ART**  
**GALERIE ARTS TECHNOLOGIQUES**

pour le développement des activités de production et de diffusion du Centre Copie-Art

49 artistes participants

Barbeau - Beaulieu - Chatel - Ferron - Fiore - Gasoi - Huet - Lemoine - Lindsay - Molinari - Stewart - Szilasi - Vaillancourt et autres.

Encanteur: Daniel-Jean Primeau

Dimanche le 3 décembre 1995 à 14 h  
 815, rue Ontario est, Montréal.

12 h: Inscription et examen des oeuvres:

Exposition du 29 novembre au 3 décembre 1995  
 La galerie est ouverte du mardi au dimanche de midi à 18 h.

Renseignements: 525-8011 (reçu pour déduction d'impôt)  
 Conditions: comptant, Visa, MasterCard et Interac.

**marcelle FERRON**

oeuvres sur papier  
 1954 à 1995

Dernière journée

exposition jusqu'au 25 novembre  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
 4521, rue Clark Montréal - 849-1165  
 Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

30 disciplines **LE SALON MÉTIERS D'ART DES MÉTIERS D'ART DE BROSSARD** 36 artisans

Au Centre socioculturel de Brossard  
 Les 25 et 26 novembre

Horaires d'ouverture  
 25 novembre : 10 h à 21 h  
 26 novembre : 10 h à 17 h  
 entrée gratuite

Renseignements : 923-7018

**Georges Dedoyard**

Oeuvres récentes  
**VERNISSAGE**  
 le dimanche 26 novembre à 13h  
 jusqu'au 3 décembre

GALERIE D'ART  
*Relais des Époques*  
 234, rue St-Paul Ouest  
 Vieux-Montréal Tél. : 844-2133

**CIRCA**

**SYLVIE FRASER**

JUSQU'AU 23 DÉCEMBRE '95

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248  
 du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

**LA GALERIE LINDA VERGE**

**DANSEREAU**  
 LES AMIS DE KAT MANDOU

Vernissage le 26 novembre  
 jusqu'au 29 décembre

1049, AV. DES ÉRABLES  
 QUÉBEC (QUÉBEC)  
 G1R 2N1  
 (418) 525-8393

Exposition de groupe du 14 janvier au 10 février 1996  
 «Images, corps et âmes»

Michel Landry, commissaire  
 \*Louis-Pierre Bougie\* \*Sophie Jodoin\*  
 \*Peter Krausz\* \*François Vincent\* \*Marion Wagshall\*

**D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS**

Appel de dossiers  
 aux artistes et conservateurs en art actuel. Date limite 12 JANVIER 1996

S.V.P. inclure :  
 \*curriculum vitae récent \*diapo, identifiées (10) \*dossier de presse ou autres documents  
 \*démarche artistique \*projet d'exposition \*enveloppe affranchie pour retour de dossier

Faire parvenir au Centre d'exposition des Gouverneurs  
 90, chemin des Patriotes, SOREL (Québec) J3P 2K7  
 Tél. : (514) 780-5720 Télécopieur : (514) 780-5737

**À LA LUNE du DEVOIR, UNE SOCIÉTÉ en évolution**

UNE RÉALISATION DU MUSÉE STEWART

**Visitez l'exposition 85e Anniversaire du journal Le Devoir**

Du 28 novembre au 5 janvier 1996  
 Lundi au vendredi: de 9h à 12h et de 13h à 17h  
 Samedi et dimanche: de 13h à 17h

Les partenaires des célébrations du 85e anniversaire du Devoir :  
 KIO Québec, Hydro Québec, Courrier, éditeur livre, Micro-Intel

Les commanditaires :  
 Université du Québec à Montréal, LE DEVOIR, Patrimoine canadien, Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture et des Communications, Ville de Montréal, LE DÉPART DE LA CULTURE, PROJET DE DÉVELOPPEMENT

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE SHERBROOKE  
 275 rue Dufferin, Sherbrooke

## ARTS

ARTS VISUELS

## La modernité-cliché

À propos de quelques ready-mades de l'histoire de l'art

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

POSSIBLES

«Modernité: élans et dérives»  
Vol. 20, numéro 1, hiver 1996,  
172 pages.LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE  
ET LES PEINTRESPierre Vaisse  
Flammarion, 475 pages.

Pour un Cézanne, combien de barbouilleurs? Il faut, en art comme ailleurs, que beaucoup participent, pour qu'un nombre infime, voire un seul, s'impose. Tout ici, trop souvent, n'est que clichés, lieux communs, banalités et poncifs. Et on peut en dire tout autant de l'histoire de l'art, comme de biens d'autres disciplines. Elle aussi s'empatoille l'esprit dans des vérités toutes faites, du prêt-à-penser mille et cent fois remis sous les presses.

Heureusement, quelques fins critiques sortent parfois des rangs, re-

prennent le travail et corrigent quelques idées reçues. C'est le cas avec certains articles du dernier numéro de la revue *Possibles* qui porte donc sur l'élan et les dérives de la modernité artistique.

Une seule question a guidé ce recueil: «Existe-t-il quelque chose comme une dérive de l'art et sommes-nous en moyen aujourd'hui de penser un tel événement avec rigueur?» Les réponses nuancées sont affirmatives, dans les deux cas. Cela dit, l'objectif n'est pas de récuser ou même de déprécier l'art actuel, mais plutôt de comprendre la perplexité face à cet art comme un signe de la crise de la culture contemporaine.

Deux articles sont particulièrement intéressants à cet égard. D'abord celui de Daniel Jacques — qui a d'ailleurs codirigé le numéro avec le critique d'art Stéphane Aquin. *Les Épigones de Narcisse* expose le paradoxe de notre situation qui met côte à côte la foi en la recherche de l'authenticité, exacerbée par l'artiste contemporain, et la standardisation des formes d'expressions et des goûts. Il s'agit en quelque sorte d'une application esthétique des thèses que le philosophe a développées dans son récent essai socio-politique intitulé *Tocqueville et la modernité* (Boréal).

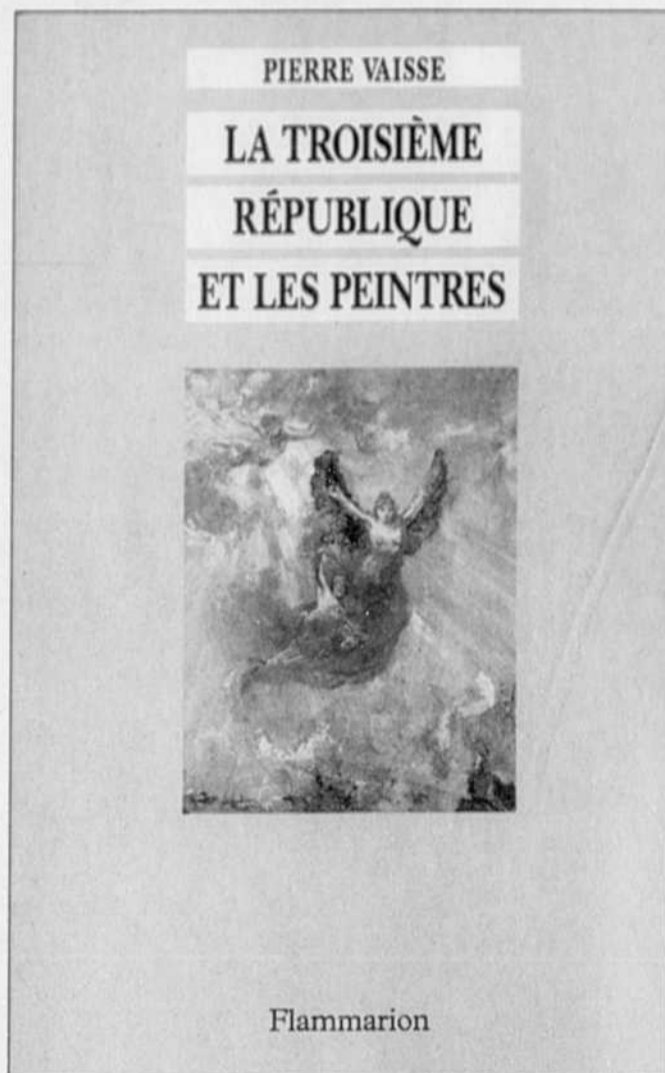
Daniel Jacques souligne par exemple que le discours sur l'art n'est maintenant qu'un ramassis d'étiquettes, alors que l'objet de ce discours semble lui-même incompréhensible et insensé. «Plus l'objet de l'art s'est fait objet de controverse, plus il est devenu insaisissable, écrit-il. Plus, d'une certaine façon, chacun s'est vu tenu à un certain langage: langage qui n'est autre bien souvent que celui défini par la critique et ses sbires subventionnaires». Il suffit d'ouvrir à peu près n'importe quelle revue spécialisée en art contemporain pour vérifier la chose.

Une autre contradiction concerne le fait que la victoire du projet artistique moderne semble avoir engendré son propre affaiblissement. Dans le milieu de l'art dit cette fois Daniel Jacques, les «marges» sont maintenant toutes au «centre». L'art contemporain a ses revues, ses musées, ses budgets, ses professeurs et leurs colloques, mais cette situation est d'autant plus tragique qu'il en résulte une uniformisation globale, des formes désespérément typées, de Londres à Berlin, de Montréal à Tokyo, où tout est toujours pareil... «Elle témoigne du vide du sens qui résulte du projet de n'être que soi», écrit M. Jacques dans une formule-choc.

L'article de Guy Bellavance, *De la dénonciation et de la justification de l'art moderne*, est tout aussi intéressant. Le sociologue de l'INRS a choisi de critiquer les incontournables ready-mades des discours qui défendent ou critiquent l'art «moderne-contemporain». «Le débat s'appuie souvent sur la fameuse idée que l'art moderne constitue avant tout une "esthétique de la rupture", note-t-il. Mais les choses ne sont pas ou plus aussi simples. L'évolution et les circonvolutions des arts visuels, et de la création contemporaine se fondent plutôt avec la complexification croissante de cette opposition.»

M. Bellavance souligne en plus que la plupart des théoriciens de l'avant-garde en particulier et de la modernité artistique en général, d'Adorno à Clement Greenberg, de Renato Poggioli à Peter Bürger, n'ont qu'une connaissance sommaire ou partielle de l'histoire des mouvements artistiques et sous-estiment presque toujours les composantes institutionnelles de cette histoire (L'École, le Marché, l'État...). Il demande finalement non pas d'être moins critique, mais de le dénoncer davantage, puisque les dénonciations (comme les lectures bé-

tement dithyrambiques) tirent le plus souvent leur efficacité du simplisme de leur argumentation. Pour lui, tout en reconnaissant la «discontinuité fondamentale» introduite par l'art «moderne-contemporain», il faut donc l'aborder en prenant acte de la complexité du processus qui le soutient, notamment en distinguant dans l'analyse ses différentes dimensions esthétique, organisationnelle et conceptuelle.



Flammarion

les peintres est en fait la version remaniée d'une thèse défendue en France en 1980, demeurée inédite jusqu'ici, et pourtant déjà célèbre. Elle a notamment fait l'objet d'une controverse dans la revue *Le Débat*, au début de la dernière décennie.

Le sujet dont traite le gros livre, vaste comme un continent, concerne donc la relation entre l'État français et les artistes, de 1870 à 1914 — la III<sup>e</sup> République s'est étendue jusqu'en 1940. En s'appuyant sur un dépouillement minutieux des archives, le professeur de l'université de Genève démonte un à un les idées reçues sur cette question qu'on résume le plus souvent à l'aide de quelques anecdotes, toujours les mêmes, et de grands principes manichéens et obstinés, pour souligner que les pouvoirs politico-artistiques auraient alors méprisé et négligé les artistes modernes (impressionnistes, post-impressionnistes et autres).

Nenni, nenni réplique M. Vaisse dans sa poncée à poncifs. Cette période en fut une de formidable liberté, explique-t-il. Mécanisme des institutions, portraits des décideurs, système d'enseignement, fonction des salons, marché de l'art et subventions, tout est analysé et décortiqué pour dégager un tableau beaucoup plus complexe et nuancé que celui proposé par la traditionnelle opposition entre une peinture dite officielle et une peinture indépendante, dont personne, ni M. Vaisse, bien sûr, ne conteste la qualité.

En même temps, l'ouvrage sort de l'ombre une infinité d'artistes tombés dans l'oubli sous l'effet des projecteurs toujours braqué sur les mêmes figures qui auraient payé une voie royale vers la modernité. On regrettera toutefois l'absence d'illustrations qui auraient pourtant grandement aidé à suivre l'argumentation. C'est un moindre défaut pour cet ouvrage d'un Cézanne de l'histoire de l'art...

possibles

VOLUME 20 • NUMÉRO 1 • HIVER 1996

Modernité:  
ÉLANS ET DÉRIVES

Galerie Sous Le Passe-Partout

Pour les amateurs d'estampes

Pour la première fois à Montréal

ERIK DESMAZIERES

GRAVURES EAUX-FORTES  
jusqu'au 17 décembre 1995

5276, av. Notre-Dame-de-Grâce, (angle boul. Décarie) Montréal, Tél.: 487-7750

Offrez-vous une oeuvre d'art

(artistes canadiens et internationaux à partir de 50,00 \$)

POUR LA SECONDE ANNÉE EXPO VENTE

collections privées offertes au bénéfice du

Centre de créativité du Gesù

M. Anastasie - M.D. Andrade - G. Bartocci - J. Benoit - C. Bergeron - J.C. Bergeron - M. Drouin - L. Gauthier - P. Gauvin - D.G. Gravel - R. Godin - Y. Hernandez - H. Lacasse - C. Lavolette - D. Malo - M. Maltais - S. Marin - I. Mathias - A. Pepin - S. Sasseville - F. Simonin - A. Smart - F. Springer - E. Stini - M. Tanguay - Tim Yom Law - L. Venne - R. Varela - R. Verrault - A. Villeneuve

du 25 novembre au 10 décembre (de 12 h à 18 h)

Salles du Gesù

1200, rue de Bleury (métro Place des Arts)

(514) 861-4378 - 523-5155 (reçu 50% pour déduction d'impôt)

DARE-dare

présente

l'événement bénéfice

"INFINIMENT PETIT"

du 25 novembre au 17 décembre 95'

Expo-vente d'oeuvres miniatures de 4" x 4"

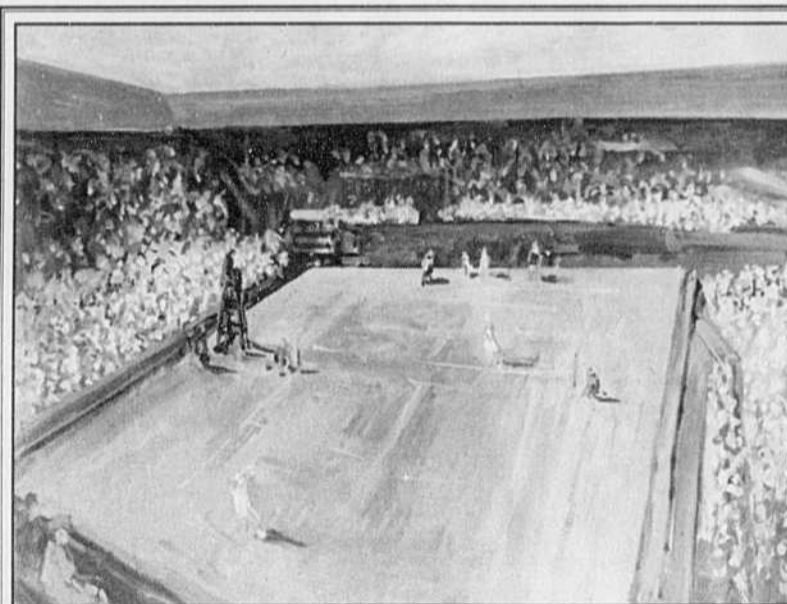
regroupant 64 artistes

Karen Beaudet Pierre Bellemare Ninon Bernachez Ginette Bernier  
Caroline Boileau Rachel Boucher Kiren Boudhia Marik Boudreau  
Marie Bourassa Nancy Bourassa Louise Brosseau Louise Cadieux  
Maïte Cao Josée Cardin Joceline Chabot Sylvie Cotton Marie-Ann Cuff  
François Daigle Jean Dénoimé Steve Deschênes Eric Drapeau  
Nadine Drolet Jean Drouin Madeline Dubeau Patrice Forcier  
Nathalie Gagné Emmanuel Galland Line Gamache Guy Giard  
Suzanne Girard Christina M. Gouin Isabelle Hayeur Micheline Huot  
Julianna Joos Vincent Lafortune Astrid Lagoumaris  
Samuel Lambert Elaine Langlais Daniel Lavoie Mireille Lévesque  
Réal Longpré Yves Louis-Seize Suzanne Maurice Sabine Mona  
Nicole Mongeon-Cardin Lise Nantel Alain Néron Jocelyn Philibert  
Julie Pelletier Marie-Josée Perreault Vita Plume Manon Quintal  
Philip Rice Sylvain Robert Pierre Robitaille Karine Roussel Josianne Sabelli  
Manon B. Thibault Suzanne Valotaire Helena Varalta Alain Vaugier  
Monique Veillette Angèle Verret Sarla Voyer

Vernissage le 25 novembre à 15h.

DARE-dare, Centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal inc.  
279 Sherbrooke Ouest, # 311B, Montréal, Qc. H2T 1Y2. Tél. 844-8327  
Ouvert du merc. au vend. de 12h à 18h., sam., dim. de 12h à 17h.

DARE-dare remercie ses membres, les artistes participants ainsi que



"Cour central, Wimbledon", 1995

OEUVRES RÉCENTES  
MOLLY LAMB BOBAK

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306

RÉTROSPECTIVE



STANLEY COSGROVE

Centre d'exposition  
Baie-Saint-Paul

jusqu'au 30 janvier 1996

23, rue Ambroise-Fafard

Tél.: 418-435-3681

Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h

L'exposition est commanditée par le  
Casino de Charlevoix.

SUR LE THÈME

SUITE

BAIE-SAINT-PAUL 96  
SYMPOSIUM DE LA  
NOUVELLE PEINTURESoumission des candidatures  
jusqu'au 28 février 1996

Renseignements:

Centre d'art de Baie-Saint-Paul  
4, rue Ambroise-Fafard, C.P. 10  
Baie-Saint-Paul (Québec) Canada G0A 1B0  
TÉL.: 418-435-3681  
FAX: 418-435-6269Le Centre d'art est subventionné par le Ministère de la  
Culture du Québec et Patrimoine Canada.

13 invités

prestigeux:

Benjamin H. D. Buchloh  
Victor Burgin  
Sean Cubitt  
Thierry de Duve  
Nicole Dubreuil-Blondin  
Reesa Greenberg  
Andreas Huyssen  
Martin Jay  
Mary Kelly  
Rosalind Krauss  
W. J. T. Mitchell  
Adrian Piper  
Barbara Maria StaffordDéfinitions de la culture visuelle II  
Utopies modernistes

Postformalisme et pureté de la vision



9 et 10 décembre

Inscription: 25 \$

(étudiants: 10 \$)

Renseignements:

Gabrielle Tremblay  
tél.: (514) 847-6253  
fax: (514) 847-6934

Important colloque américain au

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Montréal (Québec)

LE DEVOIR

The British Council

Patrioine  
canadienCanadian  
Heritage

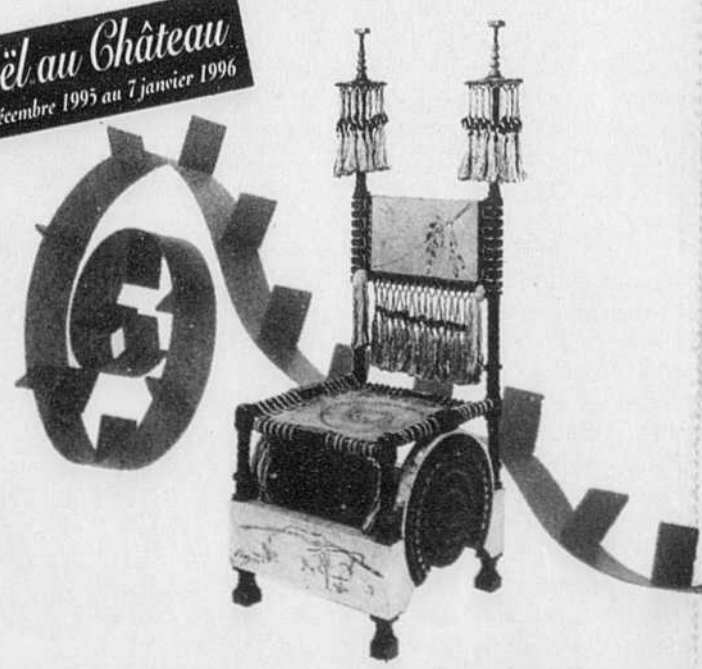
MERIDIEN

MONTRÉAL

CARLO BUGATTI

EXOTISME ET THÉÂTRALITÉ

DANS LE MEUBLE AU TOURNANT DU SIÈCLE

RON ARAD, PHILIPPE STARCK,  
ANTONIO CITTERIO  
CRÉATIONS RÉCENTES POUR KARTELL.18 octobre 1995 - 7 janvier 1996  
du mercredi au dimanche/11 h - 17 hMusée des Arts Décoratifs de Montréal  
angle Pie IX et Sherbrooke  
(514) 259-2575Noël au Château  
du 6 décembre 1995 au 7 janvier 1996

SOPHIE GIRONNAY

Dan S. Hanganu est l'architecte que l'on aime détester.

Pour les plus jeunes, il est un phare, une référence, celui qui a prouvé, à une époque où les architectes pliaient les genoux devant l'argent, qu'on pouvait se tenir debout. Débuter au Québec en achetant ses propres terrains pour y bâtir à son idée (en 1982), c'était déjà un geste-manifeste. Est resté célèbre, également, son départ fracassant du projet de Chaussegros-de-Léry pour cause de détournement, par les contracteurs, de sa conception initiale.

Par son attitude d'architecte-auteur, il inspire et il fait école... Mais il attire aussi les coups. Ses détracteurs font circuler des histoires d'ogre, à propos de son ego soufflé, de ses attitudes tyranniques de patron colère. Pire: alors que tant de laideurs médiocres se construisent partout dans l'impunité, on attend chacun de ses projets avec une brique et un fanal.

«Controversé, moi? Mais pourquoi?», s'étonne-t-il. «Je ne fais pourtant pas de gestes architecturaux qui sortent de l'ordinaire... Ou alors c'est parce que j'obtiens des mandats importants et intéressants: HEC, le Théâtre du Nouveau Monde, le Cirque du Soleil.» Jalousie ou purisme: il est de bon ton, dans certains milieux, de casser du Hanganu et d'oublier son talent magistral des masses et des rythmes, pour mieux faire la fine bouche sur ses coquetteries de style (un style que je qualifierais de moderniste baroque): entrées monumentales, colonnes, etc.

Tous ces péchés mignons, il en faisait lui-même son *mea-culpa*, la semaine dernière, en visitant le pavillon de design de l'UQAM: «J'aimerais être plus audacieux dans l'usage des formes. Cette capacité extraordinaire qu'ont les grands artistes d'aller profondément à l'essentiel, je ne pense pas que je l'aie. Vigneault a dit que tous les mots importants tiennent en une syllabe. L'architecture, c'est comme la langue, il faut savoir utiliser juste les mots qu'il faut.»

En entrevue, le Dan Hanganu perceptible est celui que décrivent ses amis: homme de culture et de finesse, produit des vieilles civilisations, artiste sensible, enclin aux doutes. Par éclair, l'impatience et l'autorité montrent le bout de l'oreille, dans l'humour toujours. Il en impose, de toutes manières, par la carrure et la stature.

#### Pavillon dehors...

L'extérieur de ce pavillon est une nouvelle preuve de la grande maîtrise d'Hanganu à implanter, entre sol et ciel, une volumétrie qui sait s'imposer avec une puissance, une limpidité et une élégance exceptionnelles. Le rapport raffiné des surfaces de verre et de maçonnerie, les proportions équilibrées, le friselis de la lumière sur les gris du métal et des blocs de béton: tous ces éléments font de ce bâtiment une réussite esthétique.

Au-dessus de la colonnade qui marque l'entrée, un parvis malaisé où le vent s'en-gouffre (l'un des travers d'Hanganu), un immense pan de verre attend les projections de l'artiste Pierre Leclerc (l'œuvre d'art du 1 %). Et ce tambour enrobé de métal qui fait le coin, à quoi sert-il? Il abrite la salle de dessin, traditionnellement en arc de cercle.

L'École des hautes études commerciales et le musée Pointe-à-Callière sont nés dans la controverse à cause de leur présence même sur des sites de haute valeur. Les intégrer harmonieusement à leur cadre était pour l'architecte le défi numéro un. Le pavillon de design, au contraire, vient embellir un lieu oublié de la cité, «éclectique», dit-il, où chaque bâtiment fait son numéro, et moi aussi.

Tel une rude couverture de laine piquante, le pavillon enveloppe de sa masse grise le club de danseurs nus du 281, rue Sainte-Catherine Est. En effet, on a obtenu de la Ville la bande de terrain qui longe Sanguinet pour y construire une aile, mince de 18 pieds, ce qui a permis de masquer le flanc du club et d'annexer la ruelle, dont on voudrait faire une cour intérieure verdoyante entre le dos des bars et le corps de bâtiment principal. Sur la façade du flanc nord, une terrasse termine le dernier étage et ouvre une vue intéressante sur le mont Royal, mais aussi sur les Habitations Jeanne-Mance, qui en prennent un petit air de noblesse.

#### Pavillon baissé...

Somptueuse et accessible, la nouvelle galerie d'exposition qui occupe le rez-de-chaussée est un chouette cadeau pour les Montréalais. À part cela, il est difficile de juger de l'intérieur en ce moment puisque le travail n'est pas fini et que l'architecte lui-même semble si peu content. «Pour humaniser tout ça, il faut encore pas mal de travail, et je compte beaucoup sur les étudiants et les professeurs pour qu'ils y ajoutent leur touche, leurs couleurs», insiste-t-il. Son geste majeur est ce grand canyon central, zébré de coursives, qui tranche le bâtiment, depuis le premier plancher jusqu'au toit, permettant des appels de lumière et des perspectives visuelles en tous sens. À

gauche, cinq étages de bureaux. À droite, trois étages d'ateliers. Il n'empêche qu'on s'égare un peu dans les escaliers, que le côté prof a l'air d'écraser le côté élèves, que les salles de classe et les enfilades de bureaux n'offrent rien d'autre que du banal.

Dès l'origine, Dan Hanganu a tenu à faire de ce bâtiment une démonstration destinée aux étudiants en design. En laissant apparentes les structures en béton, en conservant dans leur coffrage de métal les colonnes de soutien, il leur parle de construction, sa passion. Dan Hanganu est un mordu des aspects concrets de son métier: «Je suis séduit par la beauté des matériaux les plus simples. Tous ont une valeur cachée, intrinsèque, qui n'est pas liée à leur prix. Faire ressortir cette valeur me paraît très contemporain.»

Malheureusement, beaucoup de belles intentions ne trouveront pas leur aboutissement à l'intérieur de l'édifice, dont la construction a été retardée par des soucis majeurs de chantier. La plupart des profs que l'on croise paraissent aux anges, mais l'un d'eux, Frédéric Metz, a aussi écrit au *Devoir* pour protester contre un tas d'irritants liés à l'usage (acoustique défaillante, planchers glissants, manque de salles multimédias et de tout programme de recyclage ou autre intégration de l'écologie, etc.). Alors, cette ruche, bourdonnera-t-elle ou grognera-t-elle? Il faudra voir... à l'usage, justement.

«Je me heurte toujours au même problème, constate pour sa part l'architecte triste. À cause de certaines mentalités mercantiles qui poussent à bâcler le travail, je n'arrive pas à faire faire correctement la finition de mes bâtiments.» Et pour Dan Hanganu, le problème est particulièrement tragique, à cause de sa manière de fonctionner.

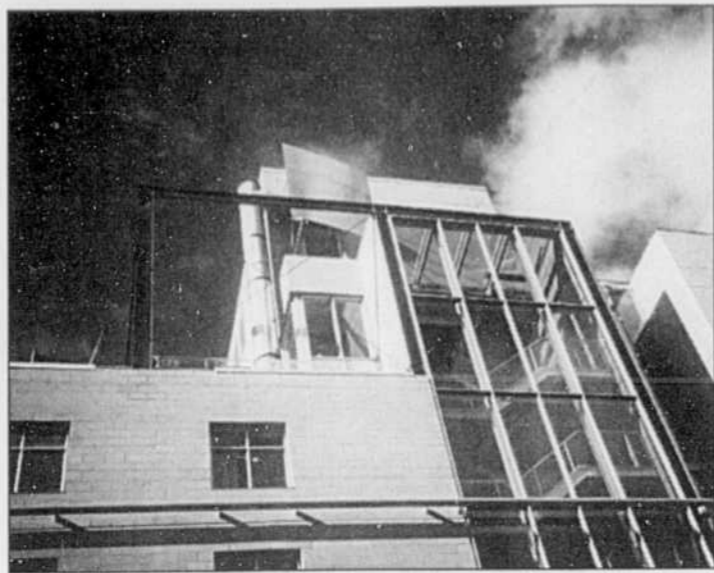
À l'aube d'une nouvelle création, on l'imagine facilement — comme Richard Dreyfus dans *Rencontres du troisième type*! — poser un gros bloc d'argile sur une table et se mettre à le façonner. Pour chaque projet, c'est évident, il modèle en premier la masse d'ensemble et ensuite il évide, il gruge, il soustrait. Après seulement viennent les raffinements. Mais si on les oublie, dit-il, «c'est comme si on enlevait la syllabe qui fait la rime au poème. Ou le punch à une histoire drôle... Tout le support tendait vers ce résultat et sans le résultat, le support perd sa raison d'être! Si, par exemple, j'ai fait ce mur en béton brut, c'est parce que je prévoyais d'y appliquer une préciosité. Sinon je l'aurais mis en bois dès le départ, un matériau qui se défend de lui-même.»

Car ce qui fait la marque d'Hanganu, c'est précisément l'ajout du précieux au brut, du détail subtil à la masse. Et ici, je parle de l'homme tout autant que de ses créations!

# FORMES

## À L'ÉCOLE DE DAN HANGANU

Pendant que les étudiants de l'UQAM essuient les plâtres de leur nouveau pavillon de design, dont l'inauguration officielle est espérée pour janvier, l'architecte Dan Hanganu nous offre une visite en avant-première. Alors, cette ruche, bourdonnera-t-elle ou grognera-t-elle?



SOURCE DAN S. HANGANU, ARCHITECTES

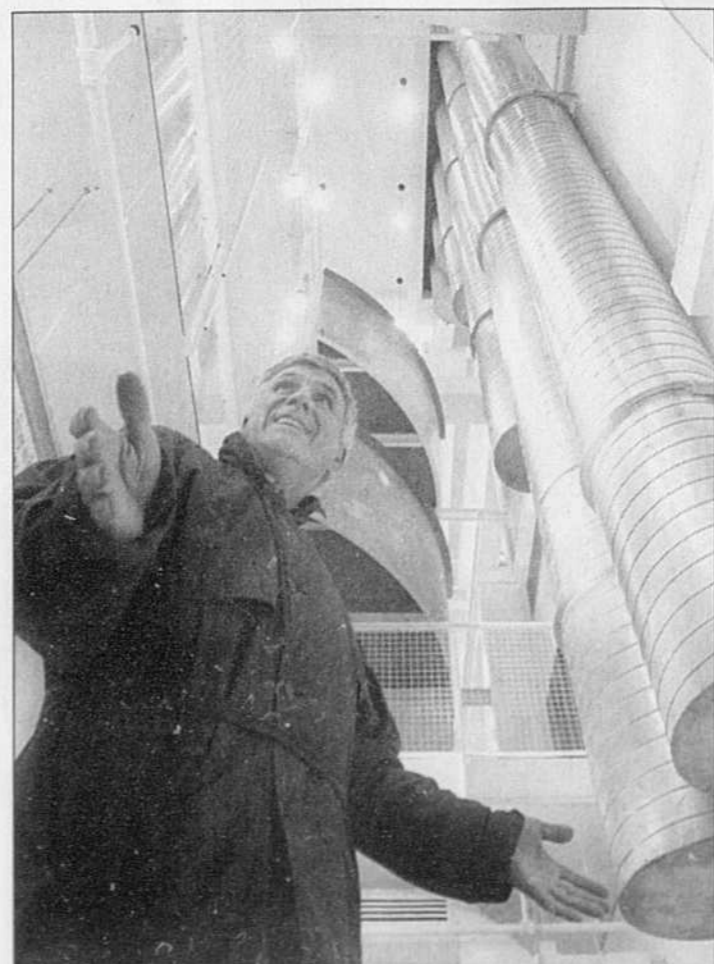
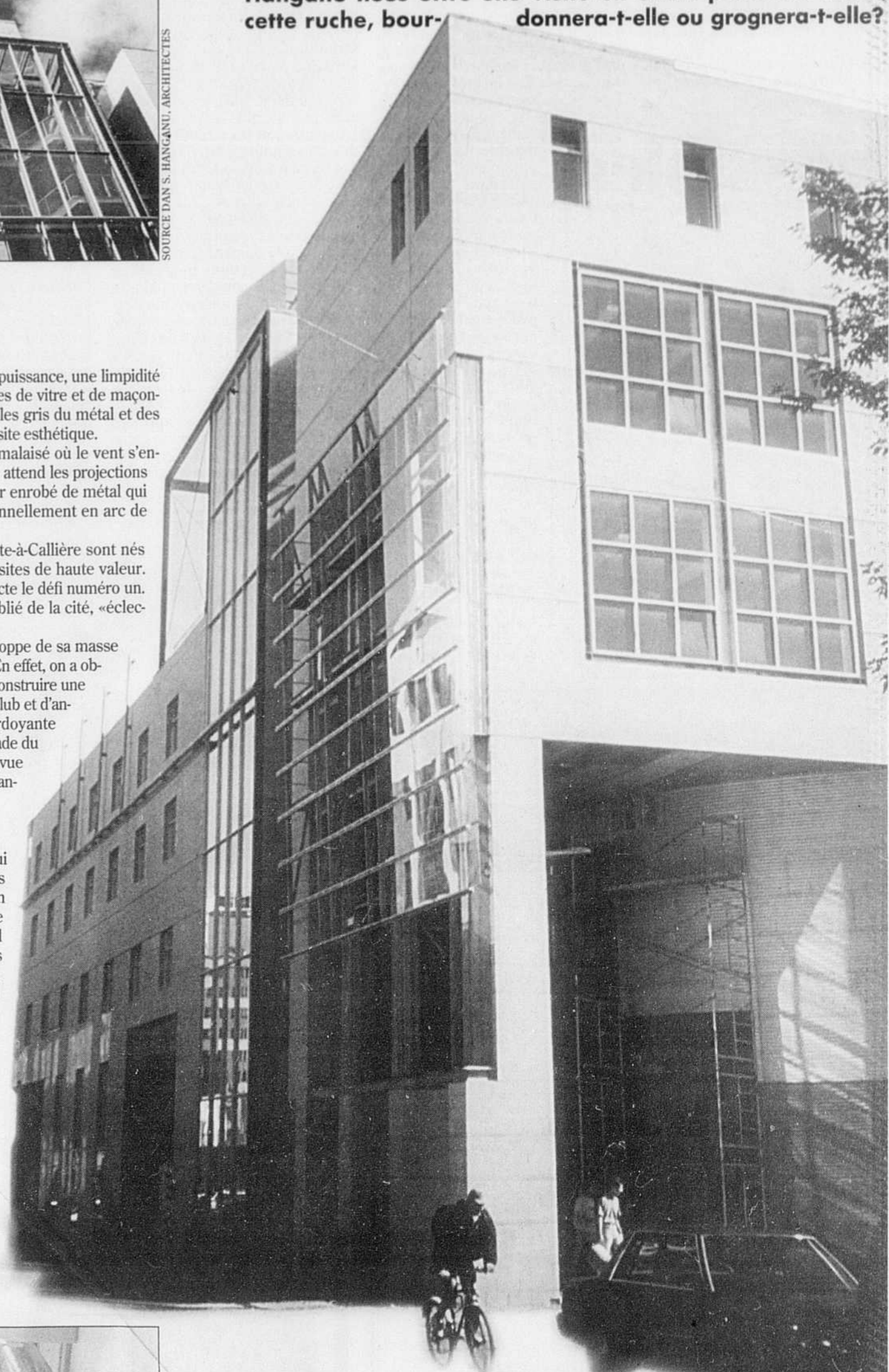
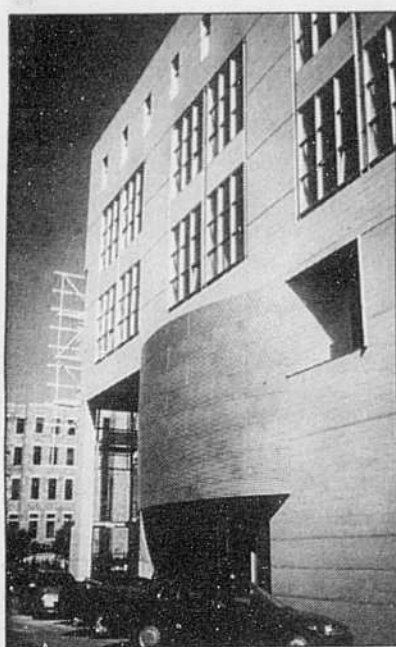


PHOTO JACQUES NADEAU

#### REPÈRES

Née en 1939, en Roumanie, Dan S. Hanganu obtient son diplôme d'architecte à Bucarest en 1960. Dix ans plus tard, il s'installe au Canada, avec son épouse Anca. En 1979, il ouvre son propre bureau. En 1980-84, il se fait promoteur et entrepreneur sur l'île des Sœurs, afin de bâtir à son idée des maisons en rangée (sur les rues Corot, de Gaspé, Berlioz) qui lui valent aussitôt l'attention de la profession. Suivent des projets de taille moyenne comme le Centre communautaire de l'île des Sœurs, le Club de golf de l'île Perrot, les logements sociaux Crémazie. Les commandes institutionnelles d'envergure se multiplient, tant par voie de concours que par appels d'offres, après le Complexe Chaussegros-de-Léry (1987-92) et l'église abbatiale de Saint-Benoît-du-Lac (1989-95). Avec le Musée de Pointe-à-Callière, médaillé du Gouverneur général et Grand Prix d'excellence en architecture 1993, Hanganu réussit (presque!) à faire l'unanimité. En 1992, il devenait l'unique architecte à recevoir le prix Paul-Émile Borduas.

#### LA MORT DE RON THOM, L'ERREUR DE SOPHIE

Contrairement à ce que j'affirmais dans une récente page «Formes» où je parlais de Ron Thom (et de sa récente biographie signée Douglas Shadbolt), le célèbre architecte ne s'est jamais tué par balle. «Il n'y a jamais eu de fusil et je n'ai jamais prononcé le mot de suicide dans mon ouvrage!», s'est étonné Douglas Shadbolt, tout en approuvant le sens général de mon article (qui faisait de Ron Thom le premier saint et martyr de l'architecture au Canada). Seule une envolée de mon imagination enfiévrée peut expliquer cette inexcusable invention, dont je ne me repentirai jamais assez... Douglas Shadbolt me reconnaît toutefois des circonstances atténuantes. Ron Thom, écarté par ses associés de la direction de sa propre agence et ensuite poussé à un congé sabbatique forcé à cause de ses comportements d'alcoolique en colère, a été retrouvé mort au matin, dans ce bureau où il était interdit de séjour. «Après tout, que faisait-il là? Le plus grand mystère entoure son décès, officiellement dû à un «arrêt du cœur», et si moi je refuse d'entrer dans les spéculations, beaucoup sont allés dans le même sens que vous.» Pardon quand même, M. Shadbolt.